La Vie de Jésus

CUM PERMISSU SUPERIORUM

IMPRIMATUR

Parisiis, die 6ª februarii 1923.

J. LAPALME

v. g.

Typographie Firmin-Didot et C^ie^. — Paris.

P. M.-J. LAGRANGE

DES FRÈRES PRÊCHEURS, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

La Vie de Jésus

D'APRÈS RENAN

ALMA COLLEGE
233.38
LIBRARY
L138
Alma, California

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA, Éditeur
RUE BONAPARTE, 90

1923

Property of
Please return to
2013 Graduate Theological
Union Library

Library of
Princeton
Theological
Union Library

LA VIE DE JÉSUS

d'après RENAN

Le plaisantin que devint Renan à la fin de sa vie se plut à dire : « Un ouvrage bien complet ne doit pas avoir besoin qu'on le réfute. L'erreur de chaque pensée doit y être indiquée, de manière que le lecteur saisisse d'un coup d'œil les deux faces opposées dont se compose toute vérité (1). »

Lorsqu'il composait la *Vie de Jésus*, Ernest Renan (2) était certes déjà imbu de cette philo-

(1) *Le prêtre de Némi*, p. VII.

(2) Ernest Renan, né à Tréguier en 1823, quitta en 1845 le Séminaire de Saint-Sulpice avant d'avoir reçu les ordres majeurs. En 1860 il était en Orient, où il écrivit la *Vie de Jésus*, publiée en 1863, Paris, Michel Lévy frères, in-8° de 462 pp. — Nous avons sous les yeux la cinquante-deuxième édition, reproduction de la treizième, « revue et corrigée avec le plus grand soin » (Préf., p. III) quatre ans après la première édition. C'est à cette édition que renvoient toutes nos références qui n'ont pas d'autre désignation.

sophie accommodante qui sait concilier les contradictions. Mais il était fort éloigné de ce détachement de ses opinions qu'il affecta plus tard. Il se proposait bien plutôt de rendre à son siècle la religion pure qui fut celle de Jésus, et ayant cru le retrouver parlant encore sur les collines de Galilée ou dans sa barque sur le lac, il esquissa son image dans des heures d'enthousiasme. L'art avait dépouillé l'exégèse des lourds vêtements dont l'avait affublée le climat de la Germanie, et l'avait revêtue d'une blanche tunique orientale. Le succès tint du prodige, et l'engouement dure encore.

Ce n'est guère l'usage de discuter entre exégètes les positions de Renan. Les spécialistes ne le prennent pas très au sérieux. Cependant la *Vie de Jésus* a atteint sa cinquante-deuxième édition, et il faut y ajouter les cent vingt éditions de la *Vie* populaire. Les autres œuvres de Renan n'ont point eu cette popularité.

Et si certains savants plus appliqués ont été plus loin dans le mépris de la tradition, ils n'ont pas obtenu pour cela seul la faveur du public. Il faut donc que cette œuvre, moralement laide, ait des qualités qui la font aimer. Au moment où l'Allemagne semble avoir épuisé le cycle des combinaisons imaginables pour expliquer le fait de Jésus, on voudrait savoir quelle fut la solution d'un esprit très ouvert, très pénétrant, disciple des critiques allemands, comme il ne l'a pas caché, mais demeuré

très français par un certain sens des réalités concrètes et par un instinct de la mesure qui l'a préservé des outrances systématiques de ses maîtres d'Outre-Rhin. Il ne serait pas suffisant de dénoncer Renan à l'opinion française comme un Boche. S'il l'avait été complètement, Paris ne l'aurait pas tant goûté.

Au moment où a paru la *Vie de Jésus*, ce qui a profondément ému les catholiques, ce fut la négation de sa divinité, négation tellement tranchante qu'elle se posait comme un résultat acquis et ne prenait pas la peine de discuter. Des évêques, des prêtres, des laïcs même ont pris la défense de la foi. Si longtemps après, nous éprouvons encore la même impression douloureuse, mais nous ne voulons pas refaire ce qui a été bien fait. Renan n'a pas voulu condescendre à cette controverse. Le temps n'est plus de l'y engager. Mais le temps a fait son œuvre et a classé la *Vie de Jésus* comme l'une des nombreuses tentatives manquées de résoudre ce qui, en dehors de la foi, est une énigme insoluble et vraiment un signe de contradiction. Il ne peut être sans intérêt de savoir pourquoi cet effort a échoué comme les autres. Il avait tant de chances de succès, l'accumulation des travaux préparatoires par tout un siècle, l'effet de surprise dans une exposition prestigieuse, les ressources de la science et les charmes de l'art! Et pourquoi ne pas noter aussi ce qu'il y avait de juste dans cet examen historique,

ce qui peut encore servir de défense à l'apologie, en marquant des bornes à l'arbitraire?

C'est ce que voudraient entreprendre les notes qui suivent. Ce n'est point un examen critique complet. Le seul moyen de le poursuivre serait d'annoter un texte que nous n'avons pas le droit de reproduire. Nous indiquerons seulement les dispositions antécédentes dans l'esprit de l'auteur, car elles imposaient la méthode de l'ouvrage et même sa principale conclusion, puis les grandes lignes de la critique littéraire et de la méthode historique avec leur application soit à la mission et à la personne de Jésus, soit à ses miracles.

I. — Les dispositions antécédentes (1).

Parti pris négatif et aspiration positive.

C'est dès le début, et dans l'affirmation de sa méthode, que Renan tient à se distinguer des écoles allemandes. En fait, la *Vie de Jésus* n'a été traitée en Allemagne, au XIX^e^ siècle, que par la théologie. Le XVIII^e^ siècle avait eu l'orientaliste Reimarus;

(1) La philosophie de Renan a été très bien jugée par M. Gabriel Séailles dans son livre : *Ernest Renan*, Essai de Biographie psychologique, Paris, 1895. Voici la conclusion : « Avec un égoïsme d'enfant, il entraînera le monde dans les métamorphoses de sa nature mobile et capricieuse; il ne pourra faire un pas sans déplacer l'axe du monde; il ne sortira pas de lui-même » (p. 74).

mais les théologiens l'avaient récusé comme « déiste ». Sans doute ces théologiens ne ressemblaient guère aux nôtres. Leur émancipation allait jusqu'à écrire l'Évangile d'après Hégel, et ce fut le cas de Strauss. Mais ils demeuraient plus ou moins attachés à l'évangélisme protestant, et, soucieux de ne pas rompre avec l'Évangile, ils en éliminaient ce qui leur paraissait intolérable au monde moderne. Bruno Bauer, lui, avait rompu en visière avec tout le christianisme traditionnel. Mais c'était encore du dogmatisme, celui de la haine. Renan ne veut entendre parler d'aucun dogme, de quelque nature qu'il soit : « Le théologien a un intérêt, c'est son dogme. Réduisez ce dogme autant que vous voudrez; il est encore pour l'artiste et le critique d'un poids insupportable... Proclamons-le hardiment : Les études critiques relatives aux origines du christianisme ne diront leur dernier mot que quand elles seront cultivées dans un esprit purement laïque et profane, selon la méthode des hellénistes, des arabisants, des sanscritistes, gens étrangers à toute théologie, qui ne songent ni à édifier ni à scandaliser, ni à défendre les dogmes ni à les renverser (1). »

Nous souhaitons sincèrement que ceux qui ne sont pas chrétiens abordent les origines du christianisme dans cet esprit, pourvu qu'ils soient aussi

(1) P. x.

dans la disposition d'admettre le surnaturel, s'il est attesté sérieusement. Mais Renan était bien éloigné de cette indifférence : « Pour faire l'histoire d'une religion, il est nécessaire, premièrement, d'y avoir cru (sans cela, on ne saurait comprendre par quoi elle a charmé et satisfait la conscience humaine (1); en second lieu, de n'y plus croire d'une manière absolue; car la foi absolue est incompatible avec l'histoire sincère (2). » Notez d'abord quel rang de choix il se décerne par sa situation d'ancien séminariste; mais notez aussi que la négation absolue antécédente ne peut pourtant pas garantir l'impartialité. Or, si Renan a assez souvent changé d'opinions, il est un point sur lequel il n'a jamais varié. Il a eu son *Credo* auquel il a tenu sans jamais fléchir, c'est la négation du surnaturel, par où il ne faut pas seulement entendre les miracles, les prophéties, les sacrements, mais encore l'existence d'un Dieu distinct du monde. Il a rejeté l'athéisme,

(1) P. CIV. Le scrupule est touchant. Mais Mgr Dupanloup a noté un autre son : « C'est encore à propos de l'infortuné Lamennais que M. Renan a écrit que ceux qui sortent du sanctuaire, et qui font la guerre *au dogme qu'ils ont servi*, ont dans les coups qu'ils lui portent *une sûreté de main que le laïc n'atteint jamais, un caractère particulier de froideur et d'assurance... l'audace d'un familier* » (*Avertissement* à la jeunesse et aux pères de famille sur les attaques dirigées contre la religion par quelques écrivains de nos jours, Paris, 1863, p. 110, citant *Essais*, p. 141, 142).

(2) P. CIV.

comme trop mal porté, le déisme comme une conception trop étroite, et s'il a cru qu'un esprit supérieur ne devait pas non plus se ranger au panthéisme, c'est parce qu'il se réservait d'employer le mot de Dieu, comme « Catégorie de l'idéal ».

D'ailleurs ces discussions sur le déisme et le panthéisme sont bonnes pour de « petits esprits ». « Les hommes qui ont le plus hautement compris Dieu, Çakya-Mouni, Platon, saint Paul, saint François d'Assise, saint Augustin, à quelques heures de sa mobile vie, étaient-ils déistes ou panthéistes? Une telle question n'a pas de sens (1). » Mais s'il lui paraissait digne de lui de planer au-dessus de ces questions où se sont usés les « petits esprits » de Spinoza et de Hégel, qui cependant comptaient pour lui, car il eût récusé Descartes et Bossuet, Pascal et saint Thomas d'Aquin, Renan n'en a pas moins clairement énoncé sa conviction du devenir de Dieu, sous une pure forme orientale : « L'humanité fait du divin, comme l'araignée file sa toile (2).» Lors donc que, rejetant « le surnaturel particulier », il prétend maintenir « le surnaturel général », il cède seulement à ce parti pris de conserver des mots

(1) P. 78.

(2) *Job*, XL. En termes de prose : « L'œuvre universelle de tout ce qui vit étant de faire Dieu parfait... la raison... prendra un jour en main l'intendance de cette grande œuvre et, après avoir organisé l'humanité, organisera Dieu » (*L'avenir de la science*, p. 37).

catholiques dans un sens proprement hégélien. Il a dit de Feuerbach qu'il n'était pas athée, mais plutôt religieux, et que s'il était athée, il l'était à la façon des Allemands, « dévotement et avec une sorte d'onction (1) ». Plus tard il s'est moqué de lui-même et de cette onction. Mais au début, il ne riait pas. Il se croyait une mission, et n'était point tendre pour le catholicisme qu'il avait quitté. Il le croyait irrémédiablement perdu : « Les temples du Jésus réel s'écrouleront; les tabernacles où l'on croit tenir sa chair et son sang seront brisés. Déjà le toit est percé à jour, et l'eau du ciel vient mouiller la face du croyant agenouillé (2). »

Était-il donc dans la disposition de l'historien qui ne songe « ni à défendre les dogmes, ni à les renverser »? Tous ses propos philosophiques témoignaient d'une assurance hautaine, d'une conviction absolue : Dieu était au terme de l'activité humaine, comment serait-il intervenu dans l'histoire? Son esprit laïc et profane supposait nécessairement la négation du dogme chrétien et de Dieu, sauf l'emploi équivoque d'un vieux mot un peu lourd peut-être, mais qui a pour lui « une longue prescription : le supprimer serait dérouter l'humanité et se séparer, par le langage, des simples qui adorent si bien à leur manière (3) ».

(1) *Liberté de penser*, t. VI, p. 347.
(2) *Liberté de penser*, t. III, p. 470.
(3) *Etudes...*, p. 419.

Le langage ne répond donc pas à la pensée, au moins lorsque Dieu est nommé. Il était nécessaire de rappeler ces textes. Avant de lire cette *Vie de Jésus* où une sincérité affichée tient tant de place, distinguant la conscience de l'homme moderne de celle de l'oriental, la sincérité de Jésus, puisqu'il faut le dire, de celle de son historien critique, il faut peser encore ce reproche de Renan à Lamennais, qui « ne comprit pas ce qu'il y a d'ironie dans un certain respect (1) ».

Des esprits élevés, fort libres, mais qui ne goûtent pas tous les genres de plaisanterie, l'ont fait remarquer, tout comme les apologistes catholiques : « Il y a peut-être quelque chose d'excessif », — écrit M. Séailles dans ce même ton ironique et nuancé, — « à prêter des intentions à un Dieu qui n'existe pas. Renan abuse de la mythologie; il fait des êtres avec des mots (2). » Mgr Dupanloup avait dit plus simplement : « Il parle comme vous et ne pense pas comme vous (3). »

Tout le monde est d'accord sur ce point : Renan a exclu Dieu de l'histoire, et il en a parlé comme s'il existait. Que pouvait signifier le mot de religion? Sur ce point aussi il a été suffisamment clair. Dieu étant « la catégorie de l'idéal », la religion était la part d'idéal à laquelle les âmes sacrifient. Pour lui

(1) *Essais...*, p. 187.
(2) *Ernest Renan*, p. 282, n. 2.
(3) *Avertissement*, p. 15.

c'était la science, pour les autres c'était ce qu'ils aimaient. A la fin de sa vie il a donné de cette religion une formule brutale : « Le moyen de salut n'est pas le même pour tous. Pour l'un, c'est la vertu; pour l'autre, l'ardeur du vrai; pour un autre, l'amour de l'art; pour d'autres, la curiosité, l'ambition, les voyages, le luxe, les femmes, la richesse; au plus bas degré, la morphine et l'alcool; la plus dangereuse erreur en fait de morale sociale, est la suppression systématique du plaisir (1). »

Paroles peu dignes de ses cheveux blancs! Est-ce à dire qu'alors il a levé le masque et révélé le fond de sa pensée ancienne? Son parti pris de parler comme les autres, sans penser comme eux, était-il simplement de l'hypocrisie? Sûrement non, car un simple hypocrite aurait marché sans frémir vers le sacerdoce, comme un Paul de Gondi, futur cardinal de Retz. D'où vient donc cette attitude à laquelle il s'astreignait alors, de se dire religieux, et même chrétien, véritable disciple de Jésus?

Était-ce persistance au fond de l'âme du sentiment religieux, reste de tendresse envers le Dieu qui avait réjoui sa jeunesse? Mais puisque ce Dieu n'existait pas! Dès sa sortie du séminaire Renan est devenu, ce qu'il fut toujours, un adepte convaincu de la science. La science fut, à lui, sa catégorie de l'idéal. S'il l'a colorée de religiosité, était-ce

(1) *Feuilles détachées*, p. 382.

seulement pour ne pas verser dans l'incrédulité grossière? Peut-être, et il répugna toujours à cette nature si fine et si nuancée, de se joindre au groupe des libres-penseurs qui avaient par surcroît le tort de vider leur verre en l'honneur du Dieu des bonnes gens de Béranger. Mais il eût pu s'isoler. Son affectation religieuse ne fut pas assurément non plus prudence diplomatique, nécessaire dans un temps où la voix des évêques était entendue du pouvoir, car il fit tête à l'orage, et encourut la disgrâce impériale avec dignité.

Il faut donc qu'il y ait eu dans son esprit assez d'indécision pour se contenter de notions très vagues, et dans son caractère assez de fermeté pour qu'il n'ait jamais consenti à renier tout ce qui avait été sa pensée. Il savait, certes, combien il changeait, mais il se raidit sur un certain fond, et, son idéal réduit à n'être plus que le vague amour de la vérité, il put prétendre qu'il lui était toujours demeuré fidèle. Pourquoi conserva-t-il toujours les mots de Dieu, de religion, et même, dans cette dernière abjection épicurienne, de « faire son salut », sinon pour ne pas en avoir le démenti? Et c'est aussi pour cela qu'il persévéra dans son admiration officielle pour Jésus. A mesure qu'il descendait la pente qui entraînait le philosophe de l'idéal vers des encouragements à la débauche qu'Épicure eût désavoués, le désaccord était plus profond et plus choquant entre ses toasts folâtres et son sérieux

d'antan. Au début, et même lorsqu'il écrivait la *Vie de Jésus*, Renan croyait encore à la religion pure de l'idéal, et il en rattachait l'origine à Jésus-Christ.

Singulier état d'âme, assurément, énigme pour des Français, et qui ne s'explique que par son adhésion à la théologie allemande du temps où il quitta le séminaire. Il a pris soin de nous dire que sa foi a été détruite par la critique historique, non par la philosophie. Avec plus d'un écrivain catholique, M. Séailles refuse de l'en croire. « La vérité est qu'en 1843, à la fin de son séjour à Issy, alors qu'il ne savait ni l'hébreu ni l'allemand, qu'il n'avait lu ni Gésénius ni Ewald, il avait trouvé dans sa seule raison une ennemie redoutable de sa foi (1). » Et certes on dira volontiers avec M. Cognat que « l'hébreu est encore plus innocent que la femme de son émancipation intellectuelle (2) ». Mais Renan a pu lire en français la *Vie de Jésus* par Strauss que Littré venait de traduire.

Sans déroger à son merveilleux talent, on peut dire qu'il n'avait pas la tête philosophique. Son impertinente prétention de dominer les problèmes où s'épuisent les grands génies n'est qu'un aveu d'impuissance. Des objections philosophiques l'ont ému. Mais, c'est, semble-t-il, sous une forme qui

(1) *Ernest Renan*, p. 17.
(2) Cité par M. Séailles, p. 17.

essayait de se concilier avec la religion, qui renonçait à la foi positive des chrétiens sans abjurer Jésus-Christ. Kant le rassure par sa morale. Mais il ne lui conserve pas Jésus-Christ. Et il y tient encore : « J'ai étudié l'Allemagne et j'ai cru entrer dans un temple. Tout ce que j'y ai trouvé est pur, élevé, moral, beau et touchant. O mon âme, oui, c'est un trésor, c'est la continuation de Jésus-Christ. Leur morale me transporte, ah! qu'ils sont doux et forts! Je crois que le Christ nous viendra de là. Je considère cette apparition d'un nouvel esprit comme un fait analogue à la naissance du christianisme... La France me paraît de plus en plus un pays voué à la nullité pour le grand œuvre de renouvellement de la vie dans l'humanité... Jésus-Christ n'est nulle part (1). » Cette vie nouvelle, c'est, n'en doutons pas, la vie hégélienne à laquelle Strauss avait donné Jésus-Christ, comme type de l'union de Dieu avec l'homme. Renan va définitivement quitter le séminaire parce qu'il a perdu la foi, il va entrer dans le monde avec une foi nouvelle qui lui permet de parler de Dieu et de la religion, de se dire chrétien. Ce n'est pas pure plaisanterie lorsqu'il affirme « que le monde sera éternellement religieux et que le christianisme, au sens large, est le dernier mot de la religion (2)... ».

(1) *Souvenirs*, p. 385.
(2) *Questions contemporaines*, p. 337.

Par ce reste de sentiment religieux, d'une nature très moderne, presque autant que par sa négation tranchante du surnaturel, il manquait au programme du pur historien qu'il prétendait être. Le protestantisme libéral, disait-il, était incapable d'écrire la *Vie de Jésus* parce qu'il contenait encore trop de dogme. Renan ne s'est pas aperçu que lui-même avait un dogme, le dogme de la religion pure, sans autels, sans prêtres, sans observances, non point telle que l'avaient prêchée les déistes, mais telle que pouvait la concevoir un hégélien préoccupé de développer et d' « organiser Dieu ».

C'est même une thèse, et c'est la thèse de la *Vie de Jésus*. « Christianisme » est ainsi devenu presque synonyme de « religion ». « Tout ce qu'on fera en dehors de cette grande et bonne tradition chrétienne sera stérile. Jésus a fondé la religion dans l'humanité, comme Socrate y a fondé la philosophie... Jésus a fondé la religion absolue, n'excluant rien, ne déterminant rien si ce n'est le sentiment (1)... » « Aucune révolution ne fera que nous ne nous rattachions en religion à la grande famille intellectuelle et morale en tête de laquelle brille le nom de Jésus. En ce sens, nous sommes chrétiens » (2)... Il le répète à chaque instant, sans prendre la peine de beaucoup varier ses formules :

(1) *Vie de Jésus*, p 462.
(2) P. 463.

« Un culte pur, une religion sans prêtres et sans pratiques extérieures, reposant toute sur les sentiments du cœur, sur l'imitation de Dieu, sur le rapport immédiat de la conscience avec le Père céleste, étaient la suite de ces principes (1). » « C'est par l'attrait d'une religion dégagée de toute forme extérieure que le christianisme a séduit les âmes élevées (2). » Jésus « fonda le culte pur, sans date, sans patrie, celui que pratiqueront toutes les âmes élevées jusqu'à la fin des temps (3) ». « C'était la religion pure, sans pratiques, sans temple, sans prêtre; c'était le jugement moral du monde décerné à la conscience de l'homme juste et au bras du peuple (4). »

On le voit, cela tourne à l'idée fixe. C'est bien quelque chose comme un dogme, le complément positif de la négation du surnaturel, et il serait étrange que ce dogme, à démontrer, puisqu'il n'est pas révélé, n'ait pas influé sur le travail libre de l'historien. A vrai dire, Renan insiste peu sur ce que sa position renferme d'affirmation. Sa formule, on a pu le constater, est surtout négative; elle exclut le culte et le sacerdoce. Il s'était inspiré de l'idée hégélienne du devenir — vieille comme

(1) P. 89 s.
(2) P. 119.
(3) P. 244.
(4) P. 296. Ce « bras du peuple » vient à propos pour répondre au mépris de l'humanité qui devenait excessif.

Héraclite. La possibilité de concilier les contradictoires agréait à sa fantaisie. Mais il n'avait ni accepté résolument l'identité des contradictoires dans l'Idée, antérieure aux faits, ni agréé la conséquence pratique d'Hégel qui avait donné à l'Idée une consistance déjà massive dans l'État prussien. Celle de Renan était aérienne, insaisissable, incorporelle, de sorte que la religion elle-même devait être dépourvue de tout soutien extérieur. C'est dire que sa religion pure était individuelle. Et c'est bien ainsi qu'en France on l'a comprise et goûtée. Qui donc parmi nous, Français, s'est soucié sérieusement de coopérer à la formation et à l'organisation du divin? Mais on se souvenait encore de Voltaire et de la religion naturelle. A cette religion sèche et sans poésie, Renan prêtait un charme. A sa manière il conciliait Voltaire et Rousseau. Son exclusion rigide du surnaturel, des mystères, des miracles, donnait satisfaction au penchant trop réel des Français pour des conceptions nettes, fussent-elles dépourvues d'élévation et de profondeur; le sentiment moral comblait les désirs du cœur. Malheureusement Renan, dès cette époque, était sensiblement au-dessous de Rousseau dans son respect sincère de la « sainteté » de l'Évangile. Ce n'est point la « sainteté » que respire la *Vie de Jésus*. Tel qu'il était, cet idéal était le sien, et c'est celui qu'il proposait à son temps, dans l'espérance proclamée bien haut, sincère alors, de conserver de la religion

ce qu'elle a d'absolu et d'éternel, ou plutôt d'utilité relative et à venir... du moins pour les simples. Or ce dessein n'est pas sans analogie avec celui du protestantisme libéral. Il est seulement un degré plus bas dans la dose de christianisme. Mais ce n'est qu'une question de degré. Résolu à rejeter le surnaturel et à regarder Jésus comme le fondateur de « sa » religion, il s'exposait à méconnaître ou à déformer résolûment le passé. Renan n'était pas l'historien désintéressé qu'il prétendait être. Ajoutons, pour ne pas omettre une nuance, ce qui serait grave à son propos, que l'inflexibilité des principes fut toujours tempérée chez lui par la libre fantaisie, sauf cette aversion pour le surnaturel qui fut pour ce Breton l'assise de granit inébranlable. Et c'est par là qu'il échappa à l'esprit de système qui expose à une chute totale plus d'une construction allemande conduite en toute rigueur. L'histoire n'a pas moins horreur des affirmations contradictoires que la philosophie, mais, si elle sait mesurer ses forces, elle demeure modeste dans ses affirmations, et bien souvent se refuse à affirmer. Renan, lui, regardait les contradictions comme des manières alternatives d'atteindre la vérité. C'était excessif. Mais nous aurons à constater que son tact d'historien l'a souvent préservé de sacrifier des opinions qu'un esprit plus rigide eût exclues pour sauvegarder l'unité de son œuvre.

II. — La critique littéraire des évangiles. Autres sources.

Ce n'est pas le chapitre le plus original de Renan. Ou plutôt il s'y montre plus personnel dans ses conclusions que dans la préparation de ces conclusions. En dépit des apparences, on peut faire preuve d'originalité, disons si l'on veut de pénétration, en analysant les rapports des évangiles entre eux pour en déduire le caractère de leur composition; c'est la critique littéraire qui servira de base à la critique historique. Au moment où Renan écrivit, ce travail était depuis longtemps sur le chantier en Allemagne. Il ne jugea pas à propos de le recommencer surtout en ce qui concerne les trois premiers évangiles, ou évangiles synoptiques. Il a dû exposer plus en détail, pour la défendre, la position spéciale qu'il a prise dans la question du quatrième évangile (1).

Strauss avait fait fausse route avec sa théorie sur la rédaction des évangiles. Renan l'a compris (2),

(1) Nous ne parlons ici des évangiles que comme base de la *Vie de Jésus*, non du volume de Renan, intitulé : *les Evangiles et la seconde génération chrétienne.*

(2) P. xxxviii, en note : « Les grands résultats obtenus sur ce point n'ont été acquis que depuis la première édition de l'ouvrage de M. Strauss. Le savant critique y a, du reste, fait droit dans ses éditions successives, avec beaucoup de bonne foi. » La seconde phrase n'est pas exacte. Strauss

et l'a compris d'autant mieux que l' « hypothèse de Marc » gagnait plus de terrain en Allemagne. C'est dans la préface de la 13e édition qu'il a écrit : « Marc me semble de plus en plus le type primitif de la narration synoptique et le texte le plus autorisé (1). » Mais il ne s'est pas soucié de reprendre en détail l'analyse de Weisse, et c'est incontestablement au courant dominant dans l'exégèse libérale qu'il s'est rattaché, au moment de la réaction contre Strauss et Bruno Bauer.

Comment conçoit-il l'origine des trois premières biographies du Sauveur, si l'on peut donner ce nom aux synoptiques? Le préjugé s'affirme sans fard « Que les Évangiles soient en partie légendaires, c'est ce qui est évident, puisqu'ils sont pleins de miracles et de surnaturel (2). » Même ce tribut payé au parti pris rationaliste ne suffit pas. Il faut encore céder à l'engouement pour les créations populaires : « La plus belle chose du monde est ainsi sortie d'une élaboration obscure et complètement populaire (3). » C'est-à-dire sans doute que les évangiles sont, comme le voulait Strauss, l'œuvre de la com-

a légèrement atténué dans sa troisième édition de la *Vie de Jésus* sa négation de l'authenticité du IVe évangile, mais il n'a jamais rétracté son opinion sur la dépendance et le caractère secondaire de Marc.

(1) P. XIII.
(2) P. XLVIII.
(3) P. LVI.

munauté? Non, Renan a l'esprit trop fin pour accepter sans caution cette imagination de la critique. Il en résulte, il est vrai, que son affirmation sur l'élaboration complètement populaire demeure tout à fait en l'air. Car ce n'est pas la prouver que d'alléguer les changements introduits après coup dans le texte des évangiles déjà rédigés. En ce temps, dit Renan, « l'esprit était tout; la lettre n'était rien (1) ». Alors pourquoi expliquer l'élaboration populaire des évangiles parce que : « Le pauvre homme qui n'a qu'un livre veut qu'il contienne tout ce qui lui va au cœur. On se prêtait ces petits livrets; chacun transcrivait à la marge de son exemplaire les mots, les paraboles qu'il trouvait ailleurs et qui le touchaient (2). »

L'attachement à l'esprit n'empêchait donc pas l'attachement à la lettre? Et en effet le peuple chrétien manifesta dès l'origine un extrême désir de savoir ce que Jésus avait dit et fait, et c'est bien pour satisfaire ce désir que sont nés les Évangiles. Seulement on s'informait auprès de ceux qui avaient vu, et qui se trouvaient être les chefs de la communauté, ceux qui prêchaient et enseignaient. Ce fut aussi leur rôle d'écrire.

Aussi bien Renan n'a pas fait difficulté de reconnaître dans le deuxième évangile les souvenirs de

(1) P. LVI.
(2) Même page!

Pierre. La page fait honneur à son sens critique; elle conserve sa valeur contre des négations beaucoup plus osées : « Les détails matériels ont dans Marc une netteté qu'on chercherait vainement chez les autres évangélistes. Il aime à rapporter certains mots de Jésus en syro-chaldaïque. Il est plein d'observations minutieuses (1) venant sans nul doute d'un témoin oculaire. Rien ne s'oppose à ce que ce témoin oculaire, qui évidemment avait suivi Jésus, qui l'avait aimé et regardé de très près, qui en avait conservé une vive image, ne soit l'apôtre Pierre lui-même, comme le veut Papias (2). »

Et cependant Renan ne tient pas notre second évangile pour l'évangile primitif de Marc. Il en donne une raison à double fin qui ne peut prouver à la fois que le premier évangile et le second ont été profondément remaniés. Après les critiques allemands, il regarde le premier évangile comme une biographie ajoutée aux Discours ou *Logia*, recueillis par l'apôtre Matthieu, le moins homme du peuple du groupe apostolique. Et sans revenir ici sur cette question des *Logia*, nous pouvons concéder que le premier évangile n'est pas à tout le moins dans son état primitif, puisqu'il a été traduit de l'araméen. Or Renan raisonnait ainsi : « Dans l'état actuel des textes, l'Évangile selon Matthieu et l'Évangile

(1) Il est vrai qu'ailleurs (p. LII) Marc est « bref jusqu'à la sécheresse »!

(2) P. LXXXIII.

selon Marc offrent des parties parallèles si longues et si parfaitement identiques, qu'il faut supposer, ou que le rédacteur définitif du premier avait le second sous les yeux, ou que le rédacteur définitif du second avait le premier sous les yeux, ou que tous deux ont copié le même prototype (1). »

Cela nous laisse le choix. Et si je choisis la première hypothèse, il est clair que je ne puis rien déduire des deux autres qui n'ont plus d'application. Renan n'a donc pas le droit de conclure : « Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est que, ni pour Matthieu, ni pour Marc, nous n'avons les rédactions originales, que nos deux premiers Évangiles sont des arrangements, où l'on a cherché à remplir les lacunes d'un texte par un autre... Celui qui n'avait dans son exemplaire que des discours voulait avoir des récits, et réciproquement (2). » Réciproquement? Mais puisque le Marc primitif, celui de Papias, avait des faits et des discours (λεχθέντα ἢ πραχθέντα), qu'avait-il à emprunter au Matthieu araméen ou grec? Et à supposer que Marc ait consulté une rédaction de discours, hypothèse très difficile à vérifier et dont Renan n'a pas entrepris l'étude, n'a-t-il pas pu aboutir du premier coup au résultat que nous connaissons? L'unité littéraire de Marc n'est guère moins assurée que celle du qua-

(1) P. LII.
(2) P. LIII.

trième évangile. On sait d'ailleurs que la critique actuelle n'est plus tellement certaine que le premier évangile ne contenait que des Discours. Mais puisque Renan n'a rien fait pour établir le caractère secondaire du Matthieu grec, nous n'avons pas à poursuivre la discussion.

Comme littérateur, il s'est attaché surtout au troisième évangéliste, en qui il a reconnu une allure plus personnelle, on dirait presque un confrère dans l'art d'écrire. Ce n'est point là, à coup sûr, un être fictif, anonyme et populaire. Sa personnalité est même si accentuée, que Renan, sans hésiter, lui attribue aussi les Actes des Apôtres. Il a écrit pas très longtemps après le siège de Jérusalem, et il est postérieur aux deux premiers évangélistes. Nous sommes loin des dates que postulait la critique de Strauss, et Renan peut figurer cette fois parmi les défenseurs de la tradition.

Il aboutissait donc à une vue d'ensemble sur les synoptiques. D'abord les deux premiers qui ont revêtu successivement deux états différents : l'état documentaire original, premières rédactions qui n'existent plus, puis l'état de simple mélange où les documents originaux sont amalgamés sans aucun effort de composition, sans qu'on voie percer aucune vue personnelle de la part des auteurs (Évangiles actuels de Matthieu et de Marc). Luc inaugure une nouvelle méthode. Il représente l'état de combinaison, de rédaction voulue et réfléchie,

où l'on sent l'effort pour concilier les différentes versions. Ce troisième état comprend, c'est à la lettre, l'Évangile de Luc, les évangiles de Marcion, de Tatien, etc. (1).

Quelques réflexions s'imposent. Ne chicanons pas sur ces rédactions qui n'existent plus, car, si on les a seulement amalgamées, n'existent-elles pas encore à l'état de fusion (2)? Renan met au début ce qui fut au terme, l'amalgame de Tatien. Et peut-on dire que, à la différence de Luc, les deux premiers évangélistes n'ont aucune vue personnelle? Le premier n'aurait-il pas eu l'intention de prouver que les prophéties ont été réalisées en Jésus, le second de prouver par ses miracles qu'il était Fils de Dieu? Notre remarque est d'autant plus désintéressée que le simple mélange sans vues personnelles semble promettre plus de candeur. Mais enfin on peut avoir un but et le poursuivre honnêtement. Luc est assez mal caractérisé, même comme écrivain. Renan voit dans le troisième évangile « l'œuvre d'un homme qui choisit, élague, combine (3) ». Il choisit et il élague, soit, et l'on n'aura donc pas le droit de dire que le Marc primitif ne contenait pas ce que Luc n'a pas non plus. Mais il combine? Il a fait effort pour concilier les différentes versions? Sont-ce donc celles que nous con-

(1) P. LXXXVII S.
(2) C'est d'ailleurs ce qui est dit à la p. LIV.
(3) P. XLIX.

naissons? Mais assurément il ne dépend pas de Matthieu. Sont-ce des versions que nous ne connaissons pas? Alors qu'en savons-nous? Et cette comparaison de Luc, qui concilie, avec Marcion! A-t-il combiné celui-là, pour être mis entre Luc et Tatien? C'est bien plutôt celui qui élague, et qui a élagué, pour autant que nous sachions, le seul texte de Luc. N'est-il pas étrange de mettre Tatien au troisième rang dans cette série? Lui a combiné, c'est incontestable! Mais l'Église n'a pas admis cette combinaison. Et dans quelle vue l'avait-il donc faite? Les critiques ne seraient pas fâchés de le savoir.

Les combinaisons conciliantes de Luc pourraient bien n'être qu'une réminiscence de Baur. Renan a autre chose à lui reprocher. Quelques sentences sont « poussées à l'excès et faussées », et par ailleurs « il émousse les détails pour tâcher d'amener une concordance entre les différents récits ». Exemple du premier cas : Luc a fait dire à Jésus : « Celui qui ne *hait* pas son père et sa mère », etc. (Lc. XIV, 26); parole trop dure pour le « Charmeur » de Galilée, mais où les critiques reconnaissent le son primitif, atténué par Matthieu (X, 37), sauf à l'expliquer par l'opposition toujours très crue dans les langues sémitiques. Dans le second cas de prétendue concordance, Luc (IV, 16) s'écarte de Marc sans se rapprocher de Matthieu. Le principal grief contre Luc, son parti pris de faire des avances aux

pécheurs, n'est pas mieux établi; c'est ainsi qu'il aurait transformé la scène de l'onction des pieds de Jésus en une scène de pardon. « Enfin, il a dans le récit des derniers temps de Jésus quelques circonstances pleines d'un sentiment tendre et certains mots de Jésus d'une rare beauté, qui ne se trouvent pas dans les récits plus authentiques, et où l'on sent le travail de la légende (1). » Ce qui est bien de Renan ici, c'est ce soupir du critique obligé de sacrifier des mots d'une rare beauté.

Qui l'y contraint? Ces exécutions brutales sont le fait d'un radical, déterminé à exclure tout ce qui est postérieur à son concept des deux premiers évangiles, comme suspect d'être adventice et imaginé. Mais Renan n'en est pas là. Avec une rare pénétration, il a signalé beaucoup d'endroits où la tradition suivie par Luc se concilie, sans effort apparent, sans aucun indice d'esprit de système, avec l'exposition du quatrième évangile (2). Le dernier mot sur Luc ne nous laisse pas moins perplexes. C'est, nous dit-on, un « harmoniste », « un correcteur à la manière de Marcion et de Tatien », et cette phrase qui se plaît à grouper des extrêmes est vraiment un non-sens. Mais néanmoins : « C'est un biographe du premier siècle, un artiste divin qui, indépendamment des renseignements qu'il a puisés

(1) P. LXXXVI.
(2) P. 213, note 1.

aux sources plus anciennes, nous montre le caractère du fondateur avec un bonheur de trait, une inspiration d'ensemble, un relief que n'ont pas les deux autres synoptiques (1). »

Renan s'est montré beaucoup plus traditionnel dans son appréciation du quatrième évangile, moins dépendant des critiques allemands et moins systématique qu'eux. Se sentant en désaccord avec une opinion qui lui imposait beaucoup, il a tenu à donner ses raisons. On ne s'attend pas à ce que sa position ait été nette, et s'il crut devoir céder peu à peu au mouvement qui emportait tout en Allemagne, ce fut plutôt une concession de forme. Apparemment il était trop mal porté de soutenir, même avec beaucoup d'atténuations, l'authenticité du quatrième évangile. D'après la première édition de la *Vie de Jésus*, cet évangile est en somme de l'apôtre Jean, bien qu'il ait pu être rédigé et retouché par ses disciples. A partir de la 13e édition, ce n'est plus l'ouvrage de Jean, fils de Zébédée. Il lui a été attribué par quelqu'un de ses disciples, vers l'an 100. L'essentiel, peut-on dire en envisageant la question du point de vue de l'historien, était de maintenir le caractère traditionnel des récits. C'était d'abord exclure l'opinion inaugurée par Strauss, un moment abandonnée par lui, puis reprise, dominante dans la critique indépen-

(1) P. LXXXVII.

dante, qui fait du quatrième évangile un ouvrage de pure théologie, une allégorie sous les apparences de l'histoire, écrite vers le milieu du second siècle. Ainsi, pour le sens historique des faits, Renan demeurait d'accord avec l'opinion catholique, mais il niait que les discours du quatrième évangile représentassent la pensée de Jésus.

Et cependant tout n'était pas à rejeter dans les discours et tous les faits ne relevaient pas de l'histoire. C'est un des points où Renan s'est réservé le plus de liberté, en nuançant le plus soigneusement ses contradictions.

Avait-il de bonnes raisons pour motiver son changement? Si la tradition historique remonte à Jean, il est bien dans un certain sens l'auteur de l'évangile, d'autant que la première édition ne lui attribuait pas la rédaction proprement dite. Et même après s'être corrigé, Renan n'admettait pas l'existence du presbytre Jean, distinct de l'apôtre (1). Il s'interdisait ainsi d'expliquer pourquoi la tradition était si ferme sur le nom de Jean. Il lui faut la récuser de deux manières : en contestant tout à fait arbitrairement l'authenticité de l'épître

(1) P. LXXII, note 1. Le presbytre Jean aurait été inventé pour attribuer l'Apocalypse à un autre que Jean. Dans le texte de Papias, les mots ἢ τί Ἰωάννης auraient été interpolés. C'est un coup droit à la théorie reprise par M. Harnack; mais absolument rien ne favorise l'hypothèse d'une interpolation.

de saint Polycarpe et des passages des épîtres de saint Ignace où l'on trouve des allusions au quatrième évangile (1), puis en imaginant que Jean, fils de Zébédée, étant tombé dans un état de faiblesse où il fut en quelque sorte à la merci de son entourage, un secrétaire put profiter de cet état pour faire parler selon son style celui que tout le monde appelait par excellence « le Vieux » (ὁ πρεσβύτερος (2)

Il paraissait gentil d'imaginer une indélicatesse fort peu pieuse — envers un vieillard! — aux origines du quatrième évangile, et il n'y avait pas à s'en scandaliser : « Ce ne serait pas la seule fois qu'un livre d'abord hérétique aurait forcé les portes de l'Église orthodoxe et y serait devenu règle de foi (3). » D'ailleurs cette affirmation n'avait besoin sans doute ni d'un essai de preuve, ni même d'une insinuation! Un indice bien choisi fixe l'écrit avant l'an 100 : « Passé cette date, on ne concevrait plus que l'auteur se fût affranchi à ce point du cadre des « Mémoires apostoliques (4) ». Seulement ce raisonnement va plus loin. Même à cette date on n'aurait pas reçu un livre qui plaçait l'histoire de Jésus dans un cadre si différent de celui des synoptiques, s'il n'eût été composé par un témoin ocu

(1) P. LXIV, note 2; p. LXV, note 3.
(2) P. LXXII.
(3) P. LXXV.
(4) P. LXXV.

laire, ou du moins confirmé par une très haute autorité, qui alors ne pouvait être que Jean, dernier survivant des Apôtres. Et si on ne l'avait pas reçu à ce moment, encore moins l'aurait-on reçu depuis. La notice de Papias n'est qu'une coupure d'Eusèbe. De ce qu'elle ne parle pas du quatrième évangile, Renan n'a pas le droit de conclure rondement que Papias ne le connaissait pas (1). Le reproche fait à Marc de n'avoir pas suivi l'ordre exact des faits n'émane point d'un défenseur de l'ordre de saint Matthieu, cela ressort du texte, et ne pouvait émaner d'un défenseur de l'ordre de Luc, qui est celui de Marc. Il faut donc qu'on ait mis en présence l'ordre de Marc et l'ordre de Jean. Or l'ordre de Marc est en somme sacrifié, puisqu'il est excusé. C'est très probablement au profit de l'ordre du quatrième évangile que Papias s'est prononcé.

C'est donc sans aucun appui dans la tradition que Renan a imaginé aux origines du quatrième évangile Jean, fils de Zébédée, ayant assez de mémoire pour transmettre la tradition des faits, et un disciple employant ce canevas pour broder des nouveautés doctrinales.

Son sens historique l'a bien servi dans l'appréciation des faits : « Le canevas historique du qua-

(1) D'autant que, d'après Eusèbe, Papias s'était servi de témoignages tirés de la première épître de Jean. Renan chicane Eusèbe, « mauvais juge en une question de critique » (p. LXV, note 4). Mais c'était une question de fait.

trième évangile est, selon moi, la vie de Jésus, telle qu'on la savait dans l'entourage immédiat de Jean. J'ajoute que, d'après mon opinion, cette école savait mieux diverses circonstances extérieures de la vie du fondateur que le groupe dont les souvenirs ont constitué les Évangiles synoptiques (1). »

A soutenir cette proposition, on s'exposait à être pris en pitié ou tourné en ridicule par toute la Germanie critique. Renan le savait, mais il ne s'en est pas dédit, et il a ajouté à sa 13e édition un appendice spécial pour donner ses preuves. Il est vrai qu'y renoncer l'eût obligé non pas à revoir et à corriger sa *Vie de Jésus*, mais à la refaire en entier, puisqu'elle est construite sur les bases du quatrième évangile. Nous n'en sommes pas moins tenus à rendre hommage à l'indépendance de son caractère et à son tact littéraire. Il n'a pu se résoudre à ranger l'évangile selon saint Jean dans la catégorie des apocryphes, tous parfaitement étrangers à l'histoire et à la géographie, indifférents aux réalités concrètes, ni dans la catégorie des ouvrages allégoriques, car l'allégorie se décèle par elle-même, et il est impossible de découvrir le sens allégorique d'un très grand nombre de récits. On peut lire aujourd'hui encore avec profit cette discussion de plus de soixante pages. Il faut toujours demander : « Qu'importait à un sectaire d'Asie

(1) P. LXXX.

Mineure ou d'Alexandrie ce détail topographique (1)? » Même Renan prend assez rudement l'offensive : « Les écrits vraiment allégoriques des premiers siècles, l'Apocalypse, le *Pasteur* d'Hermas, la *Pisté* (sic) *Sophia*, ont une bien autre allure. Au fond tout ce symbolisme est le pendant du mythisme de M. Strauss : expédients de théologiens aux abois, se sauvant par l'allégorie, le mythe, le symbole. » Et ce trait assez piquant : « Ce sont les partisans de l'explication allégorique qui, dans ce cas, jouent le rôle des Alexandrins. Ce sont eux qui, embarrassés du quatrième évangile, le traitent comme Philon traitait la Genèse, comme toute la tradition juive et chrétienne a traité le Cantique des cantiques (2). »

C'est très net; mais si le quatrième évangile renferme une tradition historique supérieure à celle des synoptiques, l'auteur les connaissait-il, ou ne les connaissait-il pas? Il semble qu'un critique n'ait que le choix entre ces deux hypothèses contradictoires. On pouvait aussi ne pas prendre parti. Renan a hésité. Quand il plaide l'authenticité des faits, il est tenté de croire que Jean a voulu protester contre les récits évangéliques qui circulaient, qu'il fut en particulier froissé qu'on ne lui accordât pas dans l'histoire du Christ une assez grande place.

(1) P. 482.
(2) P. 509.

Jean l'apôtre aurait même eu un système sur la composition de Marc (1). Puis, dans sa conclusion définitive : « Rien ne prouve que le rédacteur du quatrième évangile eût, en écrivant, aucun des Évangiles synoptiques sous les yeux (2). »

Sous les yeux, ce n'est pas la question. Mais les connaissait-il? C'est ce que Renan n'ose exclure : « Si l'auteur du quatrième évangile a lu quelque écrit de la tradition synoptique, ce qui est très possible, il faut dire au moins qu'il ne l'avait pas sous les yeux quand il écrivait (3). » Sous les yeux? encore! Mais il importe peu pour sa détermination à écrire. Si Jean l'apôtre a, plus probablement, connu les évangiles antérieurs, comment auraient-ils été inconnus de son disciple, esprit sans doute plus curieux et plus érudit? Aussi Renan donne-t-il enfin comme une conclusion ferme : « Que l'auteur du quatrième évangile, quel qu'il soit, a écrit pour relever l'autorité d'un des apôtres, pour montrer que cet apôtre avait joué un rôle dans des circonstances où les autres récits ne parlaient pas de lui, pour prouver qu'il savait des choses que les autres disciples ne savaient pas (4). »

Quoi qu'il en soit de ce point, la comparaison s'imposait entre les récits des synoptiques et ceux

(1) P. LXXX.
(2) P. LXXVI.
(3) P. 530.
(4) P. 536.

du quatrième évangile. Ordinairement il ne s'agit que de l'ordre des faits, et il n'y a pas grand'chose à reprendre au libre choix de l'exégète. Par exemple on ne saurait reprocher à Renan d'avoir placé dès le début de la carrière de Jésus l'expulsion des vendeurs du Temple; c'est encore la combinaison que des exégètes catholiques préfèrent. Mais c'est se contredire que de changer d'appréciation sur le caractère général des évangiles synoptiques pour mieux défendre le quatrième. Soutenir que ses personnages ne sont pas des types, mais des êtres historiques en chair et en os, cela est fort bon, mais cela n'obligeait pas à poursuivre : « Ce sont bien plutôt les synoptiques qui ont le tour idyllique et légendaire (1). » L'idylle, on sait assez qui l'a inventée. Et ailleurs quand c'est le quatrième évangile qui a le dessous, on nous dira « qu'il n'a pas la sincérité, la naïveté absolue de Matthieu et de Marc (2) ». Puis encore : « Nous voyons, en général, les synoptiques céder ainsi maintes fois au désir de l'arrangement, procéder avec un certain art (3). » La synthèse de ces qualités assez difficiles à concilier sera que chez les synoptiques tout « est combiné naïvement pour l'effet (4) ». On ne sera certes pas tenté de donner de la naïveté à cette critique.

(1) P. 500.
(2) P. 526.
(3) P. 518.
(4) P. 523.

Elle n'est pas seulement subtile à l'excès, elle est franchement emportée par le préjugé dans deux cas très caractéristiques. Ce sont la scène de l'Agonie au jardin de Gethsémani, et l'institution de l'Eucharistie. Il y a dans le quatrième évangile un passage qui parle du trouble de Jésus, trouble associé à la glorification du Sauveur par une voix d'en haut (Jo. XII, 27). « N'en doutons pas, » dit Renan, avec tous les critiques depuis Strauss, « c'est le parallèle de l'agonie de Gethsémani. » Après quoi il préfère l'ordre de Jean, qui place l'épisode plusieurs jours avant la Passion. Pourquoi? parce que, — c'est la raison principale, — « pour admettre l'ordre des synoptiques, il faudrait supposer que Jésus savait avec certitude le jour où il mourrait »; parce que « la critique historique sera toujours pour la version la moins dramatique » (1). En fait, il suffirait pour expliquer l'Agonie que Jésus ait eu le pressentiment de sa mort prochaine; la seule perspective d'une certitude surnaturelle fait perdre à Renan son sang-froid. Sans cela il eût reconnu que le « dramatique » de l'Agonie, c'est-à-dire l'appréhension de la mort, l'abattement de Jésus, la prière en apparence inutile, étaient des circonstances que les fidèles pouvaient être plus tentés de cacher que d'inventer. Aucun critique n'a suivi Renan. Tous proclament à l'envi que le

(1) P. 518.

parti pris du quatrième évangile éclate ici dans tout son jour, qu'il a rayé de l'épisode l'humiliation et qu'il a rehaussé en gloire un trouble passager. Mais soit que Jean ait fait allusion à une épreuve distincte de l'âme du Sauveur, soit qu'il ait transposé ailleurs quelque chose de la cène de Gethsémani, suffisamment connue par les synoptiques, on voit sa sincérité à mettre en relief la nature humaine du Fils de Dieu. De toute façon il n'y a pas lieu de sacrifier un fait affirmé par la tradition synoptique, auquel on ne peut opposer que le silence du quatrième évangile.

Nous ferons le même raisonnement à propos de l'institution de l'Eucharistie. Parce que le quatrième évangile n'y fait pas allusion à la dernière Cène, il faut rayer de l'histoire, non pas l'institution de l'Eucharistie, qui aurait eu lieu plusieurs fois plutôt qu'une! mais cette institution à la veille de la Passion. Cette omission est « un trait de supériorité » sur les synoptiques. J'ose dire que nous savons déjà pourquoi. « Prétendre que Jésus réserva pour le jeudi soir une si importante institution rituelle, c'est accepter une sorte de miracle, c'est supposer qu'il était sûr de mourir le lendemain. Quoique Jésus (il est permis de le croire) eût des pressentiments, on ne peut, à moins de surnaturel, admettre une telle netteté dans ses prévisions (1). »

(1) P. 518.

Le surnaturel! Casse-cou! Mais vraiment les pressentiments, — cette fois il nous est « permis d'y croire », — les pressentiments suffiraient. La tradition des synoptiques est ici corroborée par saint Paul (1). En présence de cet accord, que peut signifier le silence de Jean? Renan : « Le quatrième évangéliste, si préoccupé des idées eucharistiques, qui raconte le dernier repas avec tant de prolixité, qui y rattache tant de circonstances et tant de discours, ne connaît pas ce récit. C'est la preuve que, dans la secte dont il représente la tradition, on ne regardait pas l'institution de l'Eucharistie comme une particularité de la Cène (2). » Alors pourquoi la donnée des synoptiques et de saint Paul? Parce qu'après la mort d'une personne chère, « on rapproche en quelques heures les souvenirs de plusieurs années (3) ». Cela pourrait expliquer comment le quatrième évangile a mis sur les lèvres de Jésus à cette heure solennelle tant de discours. Cela n'explique pas du tout comment la tradition ancienne a placé à la veille de la mort un rite qui y fait expressément allusion, et un discours fait pour cette circonstance. Et précisément parce qu'il avait à la dernière cène tant de discours, le quatrième évangéliste a pu estimer superflu de reproduire des termes solennels dont le texte était consacré,

(1) I Cor. xi, 23-25.
(2) P. 401.
(3) P. 399.

et qui étaient déjà à leur place dans la tradition écrite. Supposons qu'un critique lise encore : « Comme on crut, dès les premières années de l'Église, que le repas en question eut lieu le jour de Pâques et fut le festin pascal, l'idée vint naturellement que l'institution eucharistique se fit à ce moment suprême (1). » Ce critique se croirait obligé de retourner la proposition : Comme on savait que l'Eucharistie avait été instituée à la dernière Cène pour remplacer l'immolation de l'agneau, on en vint à donner à cette Cène le caractère pascal — s'il ne l'avait pas déjà! Et quelle était donc cette secte qui ne regardait pas l'institution de l'Eucharistie comme « une particularité de la Cène »? Ne lisait-on pas, à Éphèse, les Épîtres de saint Paul? Mais on avait bien d'autres idées dans cette secte! « Pour le quatrième évangéliste, le rite de la Cène, c'est le lavement des pieds (2). »

Cela nous assure-t-il au moins que ce fait est historique?

Tout de même la préférence serait ici choquante, et le lavement des pieds, pratiqué par Jésus « dans quelques circonstances », fut lui aussi, sans plus de raison, rapporté à la veille de sa mort (3). Le quatrième évangile ne vaut que par son silence et pour donner un démenti aux autres. Or ce serait assez

(1) P. 400.
(2) P. 401.
(3) P. 401.

pour expliquer le silence du quatrième évangéliste sur l'Eucharistie, en même temps que l'addition du lavement des pieds, d'admettre ce à quoi Renan a fini par se résoudre, « qu'il écrivait pour prouver qu'il savait des choses que les autres disciples ne savaient pas (1) », ou plutôt n'avaient pas dites. S'il eût voulu les démentir sur un point aussi grave, le silence n'eût pas suffi.

Mais enfin, sachons gré à un critique si hésitant d'avoir distingué si fortement le quatrième évangile de ces ouvrages où l'on écrivait uniquement *ad probandum*. Son érudition très étendue lui a permis de conclure : « Rien ne ressemble moins à la biographie d'un éon ; ce n'est pas ainsi que l'Inde écrit ses vies de Krischna, raconte les incarnations de Vischnou. Un exemple de ce genre de composition, dans les premiers siècles de notre ère, c'est la *Pisté Sophia* attribuée à Valentin. Là, rien de réel, tout est vraiment symbolique et idéal. J'en dirai autant de l' « Évangile de Nicodème », composition artificielle, toute fondée sur des métaphores. De notre texte à de pareilles amplifications il y a un abîme (2)... »

(1) P. 536.

(2) P. 489. Il est vrai qu'entraîné par son jeu de bascule, Renan continue : « Et, s'il fallait à tout prix trouver l'analogue de ces amplifications parmi les Évangiles canoniques, ce serait dans les synoptiques bien plus que dans notre Évangile qu'il faudrait le chercher. » Personne ne l'a-t-il donc contraint à tenir cette gageure?

Ces paroles étaient dures à la critique en vogue; tous les disciples de Renan l'auraient sans doute abandonné, s'il n'avait été plus coulant sur l'article des discours. Et nous devons reconnaître qu'aussi la difficulté est plus grande, parce que ces discours ne sont pas dans le ton de ceux des synoptiques. Est-ce une raison pour déclarer qu'ils ne sont pas vraiment des discours de Jésus, représentant sa pensée, ses entretiens avec Nicodème et la Samaritaine, ses discussions avec les Juifs, ses épanchements avec ses disciples? Non, évidemment, car un disciple a pu retenir d'autres accents du même Maître, comme il a placé sa biographie dans un cadre différent. Celui qui préfère ce cadre est mal venu à en rejeter les discours.

Mais ces discours sont écrits dans la langue de l'auteur de l'évangile, au point que, dans le cas particulier d'un discours de Jean-Baptiste, des interprètes catholiques se sont demandé si tout le discours était du Baptiste, ou si Jean, fils de Zébédée, ne s'était pas substitué à lui sans en aviser le lecteur (1). Cette objection de l'unité du style est plus grave et moins grave. Plus grave, parce que l'argument prouve bien une intervention de l'écrivain; moins grave, parce que cette intervention a pu ordinairement se réduire au style Allons plus loin. Des critiques catholiques, sou-

(1) Jo. III, 31-36; cf. III, 16-21.

[illegible] [illegible] [illegible] [

riques », et on en voit la preuve dans leur « parfaite harmonie avec l'état intellectuel de l'Asie Mineure au moment où elles furent écrites (1) ».

Sans doute personne n'a poussé l'irrévérence envers le docte membre de l'Institut jusqu'à s'informer des caractères du grec palestinien, qu'il se flattait de connaître par les autres livres du Nouveau Testament. Même après le renouveau des études sur le grec hellénistique, on serait fort embarrassé de les définir. Et l'on n'est pas beaucoup plus avancé sur l'état intellectuel de l'Asie Mineure à cette époque. Renan cite Cérinthe, qui ne figure dans l'histoire de l'Église que comme l'adversaire réfuté par Jean. C'est tout ce que le quatrième évangile a de gnostique. Quant à la métaphysique philonienne, c'est, osons le dire, une expression vide de sens à propos du quatrième évangile.

Dans Philon, il y a, sinon une métaphysique cohérente, du moins une affectation constante de philosophie, une connaissance incontestable de divers systèmes qu'il amalgame comme il peut entre eux et avec la Bible. Le quatrième évangile débute par une page sublime, et contient beaucoup de paroles sublimes. Mais ce n'est point là de la métaphysique. La métaphysique est l'étude des causes suprêmes d'après les lumières de la raison. Le quatrième évangile pénètre jusqu'à l'intérieur

(1) P. LXXI.

de Dieu, mais d'après la révélation du Fils. Quelques écrivains modernes, comme pour éviter le mot de religion, le remplacent par celui de métaphysique. Un chrétien et un libre penseur n'ont pas, dit-on, les mêmes opinions métaphysiques. Mais Renan n'a pas voulu parler ce langage des journaux. Les discours de Jésus dans le quatrième évangile sont la plus haute expression de la révélation, sans la moindre apparence de syllogisme ou de catégories, ou de dialectique transcendante. Renan n'y a rien vu d'utile au sens moral. Cela étonne. Car alors il prétendait encore sérieusement ce qu'il a dit à la fin en plaisantant, que la morale et la religion étaient inséparables. La morale de Jean est fondée sur une foi religieuse, certes, mais cette foi conduit à l'action. Le gnosticisme était réfuté d'avance par une seule parole du quatrième évangile : « Celui qui fait la vérité, vient à la lumière (1). » Et tous les discours sont sur ce ton. Ils parlent beaucoup de vérité, de lumière, d'amour. Mais aimer, c'est accomplir les commandements (2).

Et que les discours soient mal écrits, ce ne serait qu'affaire de style, non d'authenticité, et voici Renan lui-même qui l'avoue : « Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait dans les discours de Jean d'admirables éclairs, des traits qui viennent de Jésus (3). »

(1) Jo. III, 21.
(2) Jo. XIV, 21.
(3) P. LXX.

L'un de ces traits, c'est la parole à la Samaritaine sur « le culte pur, sans date, sans patrie (1) ». Si ce mot est authentique, quoique si éloigné de la pratique ordinaire du Maître, on ne voit pas bien pourquoi on serait plus sévère pour tant d'autres.

Si bien qu'on nous propose une comparaison. Les discours « sont en quelque sorte les variations d'un musicien improvisant pour son compte sur un thème donné. Le thème, au cas dont il s'agit, peut n'être pas sans quelque authenticité; mais, dans l'exécution, la fantaisie de l'artiste se donne pleine carrière (2) ». — Bien, mais tout dépend du thème donné. Si ce thème, comme cela est de toute évidence, est l'incarnation et la mission du Fils de Dieu, on pourrait peut-être se mettre d'accord sur l'expression de variations, au sens musical... Mais ce n'est pas ce qu'entend Renan, qui finit par refuser l'authenticité du thème. Naturellement il a prévu l'objection : Pourquoi accorder tant de crédit au quatrième évangile sur les faits, et si peu sur les doctrines? La même tradition, fidèle à rapporter les faits, est-elle indigne de croyance quand elle redit l'enseignement du Maître?

(1) P. 244. Il est vrai que cette affirmation ne pouvait demeurer sans atténuation ni explication. On lit ailleurs (p. 494) : « Si Jésus n'a jamais prononcé ce mot divin, le mot n'en est pas moins de lui, le mot n'eût pas existé sans lui. » Et voilà tout le monde d'accord.

(2) P. LXXVIII.

Il a répondu par des comparaisons de valeur très inégale. « Les discours insérés par Salluste et Tite-Live dans leurs histoires sont sûrement des fictions; en conclura-t-on que le fond de ces histoires est également fictif (1)? » — Mais ces discours sont des morceaux d'apparat, des pièces d'éloquence, qui ne ressemblent en rien aux paroles de Jésus, mêlées à ses actes, et assez improprement nommées discours. Ceux de ces « discours » qu'on attaque le plus, parce que Jésus y parle de sa divinité, sont des dialogues avec les Juifs. De sorte que Renan était beaucoup plus dans le vrai en reprenant la comparaison de Xénophon et de Platon, tous deux interprètes de Socrate. Mais c'est pour sacrifier presque entièrement Platon. « Pour exposer l'enseignement socratique, faut-il suivre les *Dialogues* de Platon ou les *Entretiens* de Xénophon? Aucun doute à cet égard n'est possible; tout le monde s'est attaché aux *Entretiens* et non aux *Dialogues*. Platon cependant n'apprend-il rien sur Socrate? Serait-il d'une bonne critique, en écrivant la biographie de ce dernier, de négliger les *Dialogues*? Qui oserait le soutenir (2)? »

Je ne sais ce qu'avait décidé la science au temps où écrivait Renan, et je ne sais pas davantage ce qu'elle statue aujourd'hui. Mais il suffit d'avoir lu

(1) P. 520.
(2) P. LXXIX.

les *Entretiens* et les *Dialogues* pour affirmer que tout Socrate n'est pas dans Xénophon. Cet honorable officier de cavalerie avait une aptitude assez médiocre pour la philosophie, et son Socrate ne s'élève pas au-dessus d'une honnête et médiocre banalité intellectuelle. Qui croira que Platon ait été sous le charme de cet homme, s'il n'y avait rien eu de plus en lui? Aurait-il prêté sa dialectique pénétrante, la finesse de son ironie et ses Idées divines au porte-parole du simple bon sens? Sans exagérer l'importance d'une comparaison, il résulte bien de celle-là qu'il y a plus à tirer du quatrième évangile que des détails biographiques.

Et la fidélité dans les détails biographiques va-t-elle sans la vérité de l'histoire? Peut-être, en effet, un portrait comme celui que Taine a tracé de Napoléon, malgré tant de traits exacts, ne donne-t-il pas une image aussi complète que tel résumé en quelques lignes. Encore est-il que cet aspect de la personne n'est pas inventé, les détails authentiques doivent être ajustés quelque part dans une physionomie totale. Et il faut faire la part de l'esprit de système dans le brillant écrivain. Le quatrième évangile n'y met point tant d'art ni de malice. Aussi l'on ne saurait dire avec Renan que si les renseignements matériels du quatrième évangile sont « plus exacts que ceux des synoptiques, sa couleur historique l'est beaucoup moins(1)».

(1) P. 537.

La tradition johannine, telle que Renan en fait cas, remonte directement ou indirectement à un témoin oculaire. Comment aurait-elle gardé le souvenir précis de tant de menus faits (1), et aurait-elle oublié « la physionomie générale » (si l'on peut dire) d'un Maître adoré?

Il faut toujours répéter les sages paroles de M. Wallon : « Le docteur Strauss traite les évangélistes comme il ferait de copistes ayant à reproduire l'œuvre unique d'un même peintre. Les évangélistes sont les peintres, et leur tableau varie parce que leurs personnages se meuvent (2). »

Renan a raison contre les rationalistes allemands lorsqu'il refuse d'accepter leur dilemme : ou s'en tenir purement et simplement aux faits et à l'ordre de Jean, témoin oculaire, ou voir dans le quatrième Évangile une création totale de la théologie dans un cercle de chrétiens d'Éphèse. Pourquoi Jean n'aurait-il pas, lui aussi, disposé les faits et les discours sans suivre toujours une stricte chronologie? Et si le savant français a cédé à l'esprit de système en exagérant la différence entre les faits et les discours, à tout prendre, il n'a manqué ni de tact historique, ni de courage en faisant un usage si constant du quatrième évangile : « Toute personne

(1) Car Renan en garde beaucoup, tout en rejetant des « traits qui ne peuvent avoir une valeur sérieuse : I, 40; II, 6; IV, 52; V, 5, 9; VI, 9. 19, XXI, 11 » (p. LXVIII, note 2).

(2) *De la croyance due à l'Evangile*, 2e éd., part. II, ch. VI.

qui se mettra à écrire la vie de Jésus sans théorie arrêtée sur la valeur relative des Évangiles, se laissant uniquement guider par le sentiment du sujet, sera ramenée dans bien des cas à préférer la narration du quatrième Évangile à celle des synoptiques... plusieurs traits de la Passion, inintelligibles chez les synoptiques, reprennent dans le récit du quatrième Évangile la vraisemblance et la possibilité (1). »

D'ailleurs, il s'est abstenu de toute enquête sur l'ordre de Marc, sur la dépendance de Luc par rapport à Marc, sur les relations de Matthieu avec les deux autres, toutes questions qui étaient déjà traitées en 1863, et depuis 1868 il n'a pas changé une ligne à son croquis, vraiment trop sommaire, de la composition des évangiles. Son siège était fait.

Il faut assurément le louer de cet « abîme » qui sépare les évangiles canoniques des évangiles apocryphes : « Ce sont de plates et puériles amplifications (2). » Il ne met pas dans cette catégorie, et avec raison, l'Évangile selon les Hébreux, ni l'Évangile selon les Égyptiens. Mais il est bien étrange qu'il les range dans un même groupe avec « les Évangiles dits de Justin, de Marcion, de Tatien ». Les deux premiers, nous dit-on, furent l'Évangile des *ébionim*, c'est-à-dire des petites

(1) P. LXXVII.
(2) P. LXXXVIII.

chrétientés de Batanée. Cela ne peut être le cas de l'Évangile selon les Égyptiens. En revanche, il est très juste de dire que « ces Évangiles sont inférieurs, pour l'autorité critique, à la rédaction de l'Évangile de Matthieu que nous possédons (1) ». Et derechef ce jugement ne s'accorde guère avec ce qui est dit ailleurs des « simples et douces familles chrétiennes de la Batanée chez lesquelles s'est formée la collection des Λόγια (2) », d'autant qu'ailleurs encore, les discours ont été « recueillis par l'apôtre Matthieu (3) ». Ces « petits comités » de Batanée, « très purs, très honnêtes », nous offrent le contraste le plus parfait avec la tradition du quatrième évangile, car elles « pouvaient à la fois avoir très bien conservé le timbre de la voix du maître, et être fort mal renseignées sur des circonstances biographiques auxquelles elles tenaient peu (4) ». L'opposition n'est qu'amusante entre ce petit monde très conservateur, indifférent aux faits, et la secte d'Éphèse, école de développement théologique très attachée aux faits et à l'ordre des faits. Rappelons que les communautés de Batanée n'ont pu avoir d'autorité spéciale que si elles représentaient des chrétiens de Jérusalem, partis de la ville sainte peu avant l'an 70. Les « Logia » existaient alors! Tout ce

(1) P. LXXXIX.
(2) P. 502.
(3) P. LIV,
(4) P. 502.

qu'on peut attribuer à ces comités très purs, c'est le remaniement du premier évangile jugé inférieur à notre Matthieu canonique.

Renan ne s'est point expliqué sur la valeur de Josèphe, mais on voit qu'elle lui en impose. Il sert de pierre de touche de la véracité des Évangiles, et de critère souverain pour les discussions topographiques, même dans ses descriptions, dont l'exagération saute aux yeux, et qui sont si souvent inexactes (1).

Pourtant le critique a très bien noté le « vernis de banalité (2) » qui efface dans Josèphe ce qui a trait aux croyances messianiques, et « qui fait ressembler tous les chefs de sectes juives à des professeurs de morale ou à des stoïciens ».

Le disciple de Pallas-Athénée ne pouvait dissimuler sa répugnance pour la rédaction du Talmud. Mais il lui attribue beaucoup d'autorité. D'après lui, les dates ici ne font rien, quoi que puissent en penser des personnes habituées à n'accorder de valeur à un document que pour l'époque même où il a été écrit. De tels scrupules seraient ici déplacés.

(1) P. LXXXIV : Luc « commet des erreurs... de topographie ». En note : « Comp. Luc, XXIV, 13, à Jos., VII, VI, 6 (édit. Dindorf ») . C'est la difficile question d'Emmaüs, que Renan n'a évidemment pas étudiée de près. Cf. sur l'identification certaine de Capharnahum et de Tell Hum, le doute justifié par Josèphe (p. 147, note).

(2) P. 108, note.

L'enseignement des Juifs depuis l'époque asmonéenne jusqu'au IIe siècle fut principalement oral : « Il ne faut pas juger de ces sortes d'états intellectuels d'après les habitudes d'un temps où l'on écrit beaucoup (1). » — Sans doute, et nous en demeurons d'accord, nous demandons même qu'on s'en souvienne à propos des évangiles. Car si la Michna, rédigée vers l'an 200 ap. J.-C., si les Talmuds de Jérusalem et de Babylone qui n'ont rédigé leur *gemara* ou complément de la Michna que vers l'an 500, reproduisent fidèlement les sentences de Rabbins antérieurs à l'ère chrétienne, cela nous rassure sur la conservation des paroles de Jésus.

Renan a donc mis à profit les ouvrages rabbiniques pour connaître la pensée des anciens maîtres, et il a même avancé qu'avec des maximes plus anciennes on pourrait recomposer la morale évangélique presque tout entière (2). Mais il a eu trop bon esprit, ou simplement assez d'esprit, pour ne pas tenter la gageure d'un parallélisme poursuivi dans le détail. Il n'eût pas réussi, à en juger par le seul échantillon qu'il en donne : « Pour la justice,

(1) P. XLVI.

(2) P. 88. On ne se charge pas de concilier cette appréciation avec celle-ci : « La science du docteur juif, du *sofer*, ou scribe, était purement barbare, absurde sans compensation, dénuée de tout élément moral » (p. 215). Et en note : « On en peut juger par le Talmud, écho de la scolastique juive de ce temps. »

(Jésus) se contentait de répéter l'axiome répandu : Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même (1). » La distraction est assez forte, car les passages cités en note, Mt. VII, 12; Lc. VI, 31, contiennent le précepte sous la forme positive, beaucoup plus exigeante, de faire aux autres ce qu'on voudrait qu'on vous fît. On nous dit : « Ce n'est pas l'ancienne Loi, ce n'est pas le Talmud qui ont conquis et changé le monde (2). » Pourtant, était-ce assez, pour marquer la supériorité de l'Évangile, de parler d'un accent plein d'onction, et de la poésie du précepte qui le fait aimer? A moins que cette onction ne soit celle de l'Esprit-Saint, cette poésie, l'Incarnation du Verbe.

III. — La méthode historique.

Avec sa théorie sur la composition et les rapports des Évangiles entre eux, Renan pouvait encore écrire une histoire. Goethe a dit que le passé est un livre scellé de sept sceaux (3), et cela est vrai pour tout le monde. Quand il ajoute que l'esprit des temps est au fond le propre esprit de ces Messieurs dans lequel se mirent les temps, il constate cette loi que toute histoire est dans une certaine mesure une interprétation. Mais il y a tout de même deux

(1) P. 86.
(2) P. 88.
(3) *Faust*, I, 223 et s.

manières bien différentes d'interpréter le passé. Le culte du document ne doit point aveugler le critique, c'est entendu, et l'historien doit tendre de tous ses efforts à tracer une image des faits anciens, une physionomie et non point des traits isolés et sans vie. Mais il faut qu'il soit assez absorbé par son œuvre pour se perdre de vue, et que le miroir des temps ne lui renvoie pas sa propre image. En d'autres termes, il y a une histoire réaliste, objective, impersonnelle, et une histoire où l'auteur se retrouve à toutes les lignes, avec sa conception de la vie, ses passions et ses préjugés. Or il est vraiment bien étrange que Brunetière (1) ait placé Renan dans la première catégorie parce qu'il a écrit à une époque de réaction contre le romantisme et l'individualisme, et qu'il a procédé avec une allure scientifique. M. Séailles a vu beaucoup plus juste : « *L'histoire des origines du Christianisme* est une confirmation par les faits des thèses chères à Renan (2). » Les thèses, en effet, paraissent; mais il faut aller encore plus au fond. Ce qui se laisse voir derrière les thèses, c'est le talent et la personne même de l'auteur. Et pourquoi ne pas le dire? C'est ce qui en fait l'attrait et c'est en même temps ce qui inspire aux croyants un dégoût qu'ils n'éprouvent pas au même degré à lire des attaques

(1) *Le XIX^e siècle.*
(2) P. 131.

plus violentes. L'attrait, car l'esprit de Renan, très ouvert, très souple, capable de tout comprendre, disposé à admirer tout ce qui s'impose à l'admiration, détaché de tout préjugé, mais respectueux de ce qui est beau et noble, avec une onction de piété, ne peut manquer d'exercer une séduction sur les bonnes âmes. Mais lorsqu'on a compris l'ironie qui sourit de cette onction, les insinuations malveillantes qui dégradent le respect, la passion qui frémit sous cette sérénité apparente, et le froid parti pris qui tranche tout, on souffre de voir se pencher sur toute cette histoire, jusque sur la face adorable de Jésus, l'ombre de celui qui ose encore l'appeler son ami. Non, M. Séailles n'a point exagéré en notant que Renan « a voulu que Jésus lui renvoyât sa propre image et il s'est surtout complu à cette image (1) ». N'était-ce pas l'avouer que de prêter à Jésus — je préviens le lecteur que c'est un blasphème — le sourire désabusé du mandarin : « Nous ne comprenons pas le galant homme sans un peu de scepticisme... Tandis que Jésus posséda au plus haut degré ce que nous regardons comme la qualité essentielle d'une personne distinguée, je veux dire le don de sourire de son œuvre, d'y être supérieur, de ne pas s'en laisser obséder, Paul ne fut pas à l'abri du défaut qui nous choque dans les sectaires, il crut lourdement (2). »

(1) *Ernest Renan*, p. 137.
(2) *L'Antéchrist*, p. 111.

Mais il faut voir les choses de plus près.

Nous pouvons très bien, avec les apologistes du XIX^e^ siècle, distinguer dans les évangiles deux aspects. Le catholique les vénère comme inspirés. C'est de foi. Et dès lors il ne peut les traiter comme des livres ordinaires. Mais précisément parce qu'il a confiance dans leur véracité comme livres saints, il ne s'effraie pas qu'on les soumette à l'examen de la critique. D'ailleurs, c'est un fait que les critiques incrédules en abordent l'étude sans aucun respect du divin qui est en eux. Nous sommes convaincus que cette étude peut avoir son utilité, parce que nous sommes convaincus que les évangiles prouvent, à toute âme probe, à tout esprit droit, la mission divine de Jésus-Christ. Nous demandons seulement que les conditions d'une étude historique soient observées. D'après ces conditions, nous ne pouvons nous étonner qu'on ne tire pas du simple examen des évangiles toutes les conclusions qui découlent de leur caractère inspiré, car ce caractère ne ressort pas avec évidence des textes, fût-il entrepris avec la grâce de l'Esprit-Saint, quoi qu'en ait dit l'ancien protestantisme.

C'est ainsi que nous ne pouvons exiger que le critique établisse avant tout l'harmonie entre les textes et les déclare exempts de toute erreur. Les appréciant comme des documents humains, il sera persuadé d'avance qu'ils contiennent l'erreur, comme tous les autres, et il les traitera comme tels,

essayant de faire le départ entre l'erreur et la vérité, selon la valeur des documents eux-mêmes. Ce sera à nous de les défendre. Mais avant de l'entreprendre, nous avons autre chose à faire, c'est de nous abriter, pour ainsi dire, et provisoirement, derrière les règles du jeu.

Quelques erreurs de détail, à supposer qu'elles paraissent plus vraisemblables au premier examen, quelques contradictions apparentes dont la solution certaine ne peut être fournie, n'autorisent pas à récuser la valeur des documents sur les points où leur témoignage s'impose.

Il fallait répéter ces choses banales, parce que Renan n'a jamais fait la distinction. « S'il y avait, » dit-il, « dans Tacite ou dans Polybe des erreurs aussi caractérisées que celles que Luc commet à propos de Quirinius et de Theudas, on dirait que Tacite et Polybe se sont trompés (1). » Nous renvoyons aux commentaires pour l'explication de ces cas (2), et les théologiens les pèseront en conscience, mais enfin, si Tacite et Polybe se sont trompés, ce qui a pu arriver même à Thucydide, on n'en conclura pas que leurs ouvrages soient légendaires. Et l'on avouera que si Renan n'a pas trouvé d'autre erreur historique dans le troisième évangile et dans les

(1) P. VII s.

(2) Sur le recensement de Quirinius, cf. *Revue biblique*, 1913; Theudas figure seulement dans un discours de Gamaliel (Act. v, 36).

Actes, Luc ferait encore assez bonne figure comme historien. En définitive, comme théologiens, nous devons prouver que les faits allégués ne sont pas incompatibles avec la notion catholique de l'inspiration. Mais obligés de nous contenter parfois de solutions probables, nous ne pouvons nous étonner de voir les critiques soutenir d'autres solutions qui leur paraissent plus probables. Ce serait alourdir à l'excès l'examen d'un ouvrage comme la *Vie de Jésus* que de discuter tous les points où Renan a rejeté le témoignage des évangélistes. Nous posons seulement la question générale : Qu'en pensait-il comme documents historiques, quel crédit leur a-t-il accordé?

Nous savons déjà qu'il les regardait comme légendaires, c'est-à-dire comme remplis d'histoires fausses, car ils parlent sans cesse de miracles, et le miracle n'a jamais existé. On n'est pas plus net : « Ce n'est pas parce qu'il m'a été préalablement démontré que les évangélistes ne méritent pas une créance absolue que je rejette les miracles qu'ils racontent. C'est parce qu'ils racontent des miracles que je dis : « Les Évangiles sont des légendes; ils « peuvent contenir de l'histoire, mais certainement « tout n'y est pas historique (1). »

Malgré tout, c'est précisément ce qui est en question. D'ailleurs Renan s'est vivement défendu

(1) P. VI.

de raisonner sur ce point en philosophe. Il n'est qu'historien et le déclare très haut. Il rejette les miracles parce qu' « on n'en a jamais vu », et les évangélistes disent qu'ils en ont vu (saint Jean), ou que les personnes qu'ils ont consultées en ont vu (saint Luc), ou ils les racontent sans se mettre en scène, mais avec la conviction absolue que des faits surnaturels ont été accomplis au grand jour et en présence de témoins irrécusables (saint Matthieu et saint Marc). Il était donc indispensable de se prononcer sur la valeur du témoignage des évangélistes.

Ce ne sont point des historiens au sens ordinaire, nous le savons, puisqu'ils ne racontent pas une suite de faits de l'ordre politique ou militaire, en observant soigneusement les circonstances de temps et de lieu. Et l'on peut dire que nous connaissons mieux par Thucydide ce qui se passa à Athènes durant les premières années de la guerre du Péloponèse que ce qui se passa en Judée sous Ponce-Pilate. Mais ce n'est pas non plus la question. Les évangélistes ont concentré leur attention sur une seule figure, et l'on peut presque dire sur l'action religieuse de Jésus, la prédication du règne de Dieu qui l'a manifesté comme le Messie et l'a conduit à la mort. Connaissons-nous mieux Périclès ou Nicias ou Alcibiade que nous ne connaissons Jésus? Cela dépend évidemment de la valeur des évangélistes comme témoins de cette vie.

Voici ce qu'a imaginé Renan : « Supposons qu'il y a quinze ou vingt ans, trois ou quatre vieux soldats de l'Empire se fussent mis chacun de leur côté à écrire la vie de Napoléon avec leurs souvenirs. Il est clair que leurs récits offriraient de nombreuses erreurs, de fortes discordances. L'un d'eux mettrait Wagram avant Marengo; l'autre écrirait sans hésiter que Napoléon chassa des Tuileries le gouvernement de Robespierre; un troisième omettrait des expéditions de la plus haute importance. Mais une chose résulterait certainement avec un haut degré de vérité de ces naïfs récits, c'est le caractère du héros, l'impression qu'il faisait autour de lui. On peut en dire autant des Évangiles (1). »

Tout est faux dans ce parallèle. Renan parle de soldats, par où il entend des soldats du peuple, de vieux grognards. Comment auraient-ils pu connaître le héros qu'ils n'avaient jamais vu de près? Ils auraient été, tout au plus, l'écho d'une légende, de la légende du petit caporal, familier avec les soldats. Ce qui manquerait le plus à ces récits, c'est précisément le vrai caractère du héros, et je ne sache pas que ni Taine, ni Vandal aient consulté de pareils témoins pour sonder l'âme de Bonaparte. A peine garderaient-ils la lueur, le reflet d'une auréole. Où sont donc ces anciens soldats qui ont eu la prétention d'écrire la vie de Napoléon avec

(1) P. LXXXIX S.

leurs souvenirs? On a publié, il est vrai, des récits de soldats sortis du peuple qui ont raconté telle campagne. C'est en vain qu'on y chercherait la biographie du général en chef. En revanche, beaucoup de détails paraissent être rigoureusement vrais; ces braves gens disent ce qu'ils ont vu; Napoléon traversait leur horizon dans une gloire; s'il les a approchés, ils ont été éblouis.

Les évangélistes, eux, directement ou indirectement, reproduisent les souvenirs des Apôtres. Ce point capital est concédé par Renan. Or c'était bien le moment de s'éclairer des coutumes orientales. Aucune intimité dans nos pays au climat rigoureux, avec la vie moderne où chacun vit chez soi, ne peut donner une idée de la vie commune menée par Jésus avec ses disciples, vivant sous le ciel bleu, dormant souvent aux étoiles, mangeant ensemble dans une barque ou dans les champs le pain préparé au foyer improvisé qui les groupait tous. La conversation était ininterrompue, si ce n'est quand le Maître s'écartait pour prier, échange incessant de questions et de réponses, avec des étonnements qui attiraient des reproches, des préjugés qui tombaient peu à peu, à mesure que les esprits s'ouvraient, après que les cœurs s'étaient donnés. L'image du Sauveur n'avait pas pénétré toute faite, créée par la renommée aux cent voix, elle s'était formée peu à peu dans des âmes de bonne volonté, mais constamment contrariées par

un esprit si différent du leur! Ce sont ces disciples, de plusieurs années, — Renan l'enseigne, — ces amis, lentement imbus de la doctrine qu'ils devaient ensuite prêcher, qu'on compare à la foule anonyme des soldats que Napoléon entraînait dans ses batailles! Il n'y a d'analogie que sur un point. Les victoires ont enthousiasmé les fidèles grognards; les miracles ont convaincu les disciples (1).

Pourtant Renan s'est plaint, avec sa douceur ordinaire, qu'on lui ait reproché son scepticisme. « Loin d'être accusé de scepticisme, je dois être rangé parmi les critiques modérés, puisque, au lieu de rejeter en bloc des documents affaiblis par tant d'alliage, j'essaye d'en tirer quelque chose d'historique par de délicates approximations (2). »

Et il est certain, en effet, que, comparé à Strauss,

(1) Il ne faut pas se lasser de dénoncer le cercle vicieux de la critique de Strauss, adoptée si largement par Renan. Il écrit : « Aucun grand événement de l'histoire ne s'est passé sans donner lieu à un cycle de fables » (p. 250). Soit, mais on lit ailleurs : « Il n'est pas de grande fondation qui ne repose sur une légende » (p. 264). Essayez donc après cela d'écrire l'histoire! Et sur quoi repose la légende? Sur la tortue qui porte le monde? Ou sur rien? « Sa légende était ainsi (?) le fruit d'une grande conspiration toute spontanée, et s'élaborait autour de lui de son vivant » (p. 250). — Pas d'effets sans cause, disait Renan, et c'est pourquoi il a fini par recourir à la dissimulation; la conspiration spontanée devient le complot des compères. — Oh! en toute bonne foi!

(2) P. v.

— sans parler de Bruno Bauer, — Renan fut un historien modéré, plus modéré même que ceux du protestantisme libéral, qui en général ne tenaient aucun compte du quatrième évangile. Mais précisément parce qu'ils ont affecté plus de sévérité que lui dans le choix des documents, ils se croient plus assurés de serrer de près la vérité historique. Et il leur est certes plus aisé d'aboutir à un portrait qui ne soit pas dépourvu d'une certaine unité psychologique. Peu de documents, mais il faudra en tenir compte; l'historien n'a plus le droit de s'en écarter. C'est bien assez qu'il les ait triés arbitrairement! Moins arbitraire comme critique, disposant ainsi d'un matériel plus étendu, Renan entend bien l'employer à sa guise. On ne peut pas dire qu'il manque ici de franchise, puisqu'il s'en est ouvert au public, mais il manque certainement de netteté. Très soucieux de ne pas se compromettre auprès des sceptiques, et désireux cependant de tirer une histoire agréable à lire d'une légende si belle, il nous invite à apprécier l'art de ses « délicates approximations », après nous avoir interdit d'y croire.

En 1863, quand parut la *Vie de Jésus* de Renan, la réaction contre la *Vie de Jésus* de Strauss avait abouti à une histoire refaite sur des ruines accumulées, et Strauss lui-même y donna les mains en écrivant en 1864 sa *Vie de Jésus pour le peuple allemand*. Renan notait modestement : « M. Strauss

suppose le caractère individuel de Jésus plus effacé pour nous qu'il ne l'est peut-être en réalité (1). » Réserve plus que timide! Strauss avait gratifié « la communauté » de tout le génie qu'il refusait à son Maître. Renan comprit qu'il y perdrait son héros, ou pour mieux dire son sujet. L'erreur l'avait séduit un moment, et si sa confession n'est pas très circonstanciée, son repentir est l'expression du bon sens français : « Quand je conçus pour la première fois une histoire des origines du christianisme, ce que je voulais faire, c'était bien, en effet, une histoire de doctrines, où les hommes n'auraient eu presque aucune part. Jésus eût à peine été nommé; on se fût surtout attaché à montrer comment les idées qui se sont produites sous son nom germèrent et couvrirent le monde. Mais j'ai compris, depuis, que l'hisoire n'est pas un simple jeu d'abstractions, que les hommes y sont plus que les doctrines. Ce n'est pas une certaine théorie sur la justification qui a fait la Réforme : c'est Luther, c'est Calvin. Le parsisme, l'hellénisme, le judaïsme auraient pu se combiner sous toutes les formes; les doctrines de la résurrection et du Verbe auraient pu se développer durant des siècles, sans produire ce fait fécond, unique, grandiose, qui s'appelle le christianisme. Ce fait est l'œuvre de Jésus, de saint Paul, des apôtres (2). » C'est ce dont l'école d'histoire des

(1) P. XXXVIII, note 2.
(2) P. C.

religions voudrait nous faire douter de nouveau. Vers 1863, on ne songeait pas en Allemagne à atténuer l'action humaine de Jésus.

Mais Renan n'eût pas été Renan, s'il n'eût mis quelque sourdine à cette déclaration. Il ne voudrait pas passer pour crédule. Aussi revient-il à peu près au point où en était le premier Strauss. Que peut-on savoir de certain sur Jésus? « Il a existé. Il était de Nazareth en Galilée. Il prêcha avec charme et laissa dans la mémoire de ses disciples des aphorismes qui s'y gravèrent profondément. Les deux principaux de ses disciples furent Céphas et Jean, fils de Zébédée. Il excita la haine des Juifs orthodoxes, qui parvinrent à le faire mettre à mort par Pontius Pilatus, alors procurateur de Judée. Il fut crucifié hors la porte de la ville. On crut peu après qu'il était ressuscité... En dehors de cela, le doute est permis (1). » Et ce doute ne porte pas sur des points de médiocre importance : « Se regarda-t-il comme le Messie?... S'imagina-t-il faire des miracles? Lui en prêta-t-on de son vivant?... Quel fut son caractère moral, etc. (2). »

Donc la vie de Jésus tenait en quelques lignes, et on eût pu l'écrire « quand même les Évangiles n'existeraient pas ou seraient mensongers (3) », mais un Renan n'y eût pas pris grand plaisir. Cette

(1) P. XVI.
(2) P. XVI.
(3) P. XVI.

précaution prise contre les sceptiques, ou cette satisfaction accordée à son droit souverain de soutenir le pour et le contre, il se résout à écrire une véritable histoire, aussi certaine en somme que toute autre, et il s'appuie sur les évangiles, puisqu'il a soin de noter les points où il récuse leur autorité. D'où lui est donc venue cette assurance?

Tout d'abord de son voyage en Orient. C'est là, peut-on dire, le grand leurre auquel s'est pris un public facile à contenter. Quand on a vu l'Orient, la Palestine en particulier, avec les yeux d'un critique, on sait au juste ce que vaut le surnaturel et comment il s'est imposé à la crédulité un peu lourde de l'Occident. Renan s'est exprimé avec plus d'élégance, et a parlé sans badinage d'une révélation : « A la lecture des textes, j'ai pu joindre une grande source de lumières, la vue des lieux où se sont passés les événements... J'ai traversé dans tous les sens la province évangélique; j'ai visité Jérusalem, Hébron et la Samarie; presque aucune localité importante de l'histoire de Jésus ne m'a échappé. Toute cette histoire qui, à distance, semble flotter dans les nuages d'un monde sans réalité, prit ainsi un corps, une solidité qui m'étonnèrent. L'accord frappant des textes et des lieux, la merveilleuse harmonie de l'idéal évangélique avec le paysage qui lui servit de cadre furent pour moi une révélation. J'eus devant les yeux un cinquième Évangile, lacéré mais lisible encore, et désormais, à travers

les récits de Matthieu et de Marc, au lieu d'un être abstrait, qu'on dirait n'avoir jamais existé, je vis une admirable figure humaine vivre, se mouvoir (1). » Un apologiste imprudent serait tenté de traduire dans son style : donc la connaissance de l'Orient moderne confirme la Bible. Mais cette traduction ne serait guère attentive au sens caché des mots, ni surtout aux applications qui seules peuvent leur donner un sens précis.

Qu'a donc appris Renan en Orient, qui lui ait été une révélation ou un cinquième évangile?

C'est bien, en effet, en reprenant contact avec les lieux et les monuments que l'histoire reprend des forces et redevient réaliste, lorsque l'essor de l'imagination l'a trop rapprochée des nues. En particulier l'accord de la topographie avec les textes établit leur véracité sur un point important; lorsque certains détails n'ont pu être connus de loin ni imaginés, c'est donc que les auteurs ont été témoins oculaires ou qu'ils sont tout proche de la tradition.

Renan ne s'est point trop préoccupé de ces études minutieuses. Il y aurait du pédantisme à le lui reprocher; cependant son affirmation était si formelle! Ses tentatives de retrouver la trace des lieux anciens se réduisent à fort peu de choses, et n'ont guère abouti. L'identité de Capharnahum et de Tell Hum lui paraît plus que douteuse (2), quand

(1) P. XCIX.
(2) P. 146.

de bonnes raisons l'appuyaient, même avant la découverte récente d'une splendide synagogue. Au contraire lire *Ioutta* la ville de Juda dont parle Luc (I, 39) n'est qu'une combinaison de bibliothèque faite d'après Robinson (1). Puisque Renan est allé à Hébron, il n'eût pas dû placer près de Ramat-el-Khalil (2) l'endroit où Jean baptisait. Les eaux sont rares sur ce point du plateau d'Hébron, et le nom d'Aenon aurait dû lui faire admettre l'opinion de saint Jérôme, qui plaçait Salim dans la vallée du Jourdain, au sud de Beisan. C'est comme philologue qu'il a fait valoir pour l'authenticité (telle qu'il l'entend) du quatrième évangile, les noms de Ainon et de Sichar (3). Cependant il dit très bien à propos de ce dernier nom : « Un juif de Palestine ayant passé souvent à l'entrée de la vallée de Sichem a pu seul écrire cela »; ce sont les v. 3-6 de Jo. IV. Mais pourquoi écrire aussitôt : « les versets 5-6 ne sont pas exacts (4) »? Aujourd'hui encore on peut écrire : « le site de Dalmanoutha est tout à fait ignoré (5) ». Mais il n'était

(1) P. 99.
(2) P. 105.
(3) P. 492 et 493.
(4) Le puits de la Samaritaine est bien le *Bir-Iakoub*. Les Grecs qui l'ont acquis récemment l'ont nettoyé et on a constaté qu'il était profond de plus de 100 pieds. *Puteus altus est* (Jo. IV, 11) trait que Renan n'eût pas manqué d'alléguer en faveur du quatrième évangile.
(5) P. 146.

pas juste de conclure de cette ignorance : « Les récits que Matthieu possède en commun avec Marc offrent des fautes de copie témoignant d'une médiocre connaissance de la Palestine (1). » Et cela, d'abord parce qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, ensuite parce que ΜΑΓΑΔΑΝ (Mt. xv, 39) ne peut être une altération de ΔΑΛΜΑΝουθα (Mc. viii, 10), enfin parce qu'au contraire Dalmanoutha pourrait bien n'être qu'une erreur de copiste (2). Enfin Renan aurait dû être plus affirmatif pour retrouver Chorozain (3) aux ruines de Kersah, et moins sûr de la leçon Gergésa, qu'il place à Koursi (4), où il est impossible de placer l'épisode du possédé Légion et de ses porcs.

Encore une fois, on n'a pas l'intention de disputer sur la topographie de Renan, qui en valait une autre lorsqu'il écrivait, mais seulement de constater qu'il n'y a pas attaché grande importance; il se décidait d'après Thomson ou Robinson; ce n'est pas de là que sont venues les lumières.

La révélation n'est pas venue non plus de ce que les Allemands nomment vaguement l'archéologie, réunissant dans ce mot la connaissance des usages et des monuments. De monuments anciens il n'y a

(1) P. lxxxii.

(2) Cf. *Vie de Jésus*, p. 146, note 3 et le Commentaire de Marc à cet endroit.

(3) P. 146.

(4) Ou *Kersa*, mais non *Gersa*, p. 151, note 1.

en Galilée que des synagogues, que Renan a datées avec raison du IIe ou du IIIe siècle ap. J.-C. Il ne s'en est donc pas servi pour élucider les textes. Silence aussi sur beaucoup de détails intéressants comme les constructions en Galilée, les usages des pêcheurs, les filets qu'ils emploient, les vents qui soufflent sur le lac. Aucun rapprochement ne fait comprendre comment une pierre pouvait être roulée pour ouvrir l'entrée d'un tombeau. Et n'est-ce pas un contre-sens que de traduire antichambre (1) la cour (2) où Pierre se chauffait avec les serviteurs du grand prêtre? Le prétoire est censé près du Temple, peut-être par une docilité excessive envers la tradition. Le Temple, ce point cardinal de l'archéologie palestinienne, n'est ni expliqué, ni décrit. On pourra placer le Golgotha au nord-ouest, ou à l'est, où l'on voudra, plutôt qu'au lieu choisi par Constantin (3). Rien de tout cela n'intéresse l'historien philosophe. Encore une fois d'où est venue la lumière?

C'est d'abord, il nous l'a dit, du paysage. Renan l'a décrit sobrement, en artiste. M. Schweitzer ne l'a pas compris. Pour lui, c'est une énigme que l'art français, si apte par la peinture à saisir la nature dans son admirable réalité, ne l'ait vue dans la poésie qu'au travers des impressions personnelles,

(1) P. 408.
(2) Jo. XVIII, 15, αὐλή.
(3) P. 429 s. avec les notes.

d'une manière artificielle, et comme il dit, lyrico-sent mentale (1). Renan, comme Lamartine, comme Loti, se serait contenté de brosser des décors pour encadrer ses thèmes lyriques.

Il faudrait nommer encore Chateaubriand, et le groupe serait de taille à se défendre. Laissons là la peinture, pour ne pas répéter une fois de plus le mot trop ressassé d'Amiel : « Un paysage est un état d'âme. » Comment l'écrivain pourrait-il animer un tableau sans mêler à la description des lieux le sentiment que lui inspire et leur beauté et les souvenirs qu'ils rappellent? Et lorsque l'impression ressentie est en harmonie avec celle qu'ont dû éprouver les anciens, — Jésus lui-même, — que manque-t-il au charme du tableau? Avec des mots, l'écrivain serait trop inférieur au peintre pour rendre des lignes et des couleurs; mais ni les lignes ni les couleurs n'existent sans les yeux, et l'âme a le droit de voir dans la nature plus qu'elle ne saurait donner sans elle (2). Lisez : « Ain-el-Haramié, la dernière étape, est un lieu mélancolique et charmant, et peu d'impressions égalent celle qu'on éprouve en s'y établissant pour le campement du

(1) *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, p. 181

(2) Renan savait qu'il possédait « l'art de peindre la nature par des traits moraux » et non par « les entassements de petits traits matériels » (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, éd. Nelson, p. 185). Voulait-il se distinguer de M. Pierre Loti?

soir. La vallée est étroite et sombre; une eau noire sort des rochers percés de tombeaux, qui en forment les parois. C'est, je crois, la « Vallée des pleurs », ou des eaux suintantes, chantée comme une des stations du chemin dans le délicieux psaume LXXXIV, et devenue, pour le mysticisme doux et triste du moyen âge, l'emblème de la vie. Le lendemain, de bonne heure on sera à Jérusalem; une telle attente, aujourd'hui encore, soutient la caravane, rend la soirée courte et le sommeil léger (1). »

Avouez qu'on ne pense guère, bercé par ce rythme, à chicaner l'auteur. Jésus voyageait donc en caravanes sous la tente? Sans quoi il eût dû éviter ce lieu désert. Est-ce bien vallée des pleurs, que voulait dire le psalmiste, ou vallée des baumiers ou même « lieu très sec »? Telles seraient les objections du *famulus* Wagner à Faust. Mais qui aurait le courage de rompre le prestige qui amène toute la terre, cette vallée de larmes, à l'horizon d'une vallée où a dormi Jésus, la veille de son entrée à Jérusalem!

Pourtant il faut quelquefois choisir entre la critique et la poésie. Le paysage ne rend pas toujours ce qu'on lui a prêté. Lisons encore : « Les environs, d'ailleurs, sont charmants, et nul endroit du monde ne fut si bien fait pour les rêves de l'absolu bon-

(1) P. 71 s.

heur. Même aujourd'hui, Nazareth est un délicieux séjour, le seul endroit peut-être de la Palestine où l'âme se sente un peu soulagée du fardeau qui l'oppresse au milieu de cette désolation sans égale (1). » Croyez-vous? Sancho Pansa n'y aurait pas vu de si belles choses, et à l'abri de son masque et de son bon sens, je demande si l'aspect riant de Nazareth, comme celui de plusieurs autres villages, ne vient pas de ce que la population est demeurée chrétienne? Quant aux environs, ce sont toujours les mêmes arbres et les mêmes collines, dirait notre Sancho, et plus d'un coin de Galilée n'est pas moins propice à toutes les variétés du rêve. Et pour les rêves de l'absolu bonheur, n'est-il pas étrange qu'ils soient nés à Jérusalem? Jérusalem et la Judée c'est pourtant l'ombre épaisse à côté de la lumière, « la triste Judée, desséchée comme par un vent brûlant d'abstraction et de mort (2) ». Ne serait-ce pas plutôt, desséchée par le vent qui souffle des rives surchauffées de la mer Morte? et n'était-ce pas assez du désert de Juda pour attrister la Judée, sans y mêler les abstractions? Faisait-on de la métaphysique religieuse dans toute la Judée, et les environs d'Hébron ne sont-ils pas aussi enchanteurs que ceux de Nazareth? Et enfin, n'est-ce pas

(1) P. 28. De même, p. 68 : « En aucun pays du monde, les montagnes ne se déploient avec plus d'harmonie (?) et n'inspirent de plus hautes pensées » (!!!).

(2) P. 30.

au désert qu'on soupire après les eaux vives, et faut-il s'étonner que des rêves apocalyptiques de bonheur absolu soient sortis de la triste Judée, comme un triomphe sur la mort?

Gais ou sombres, fallait-il changer les paysages en systèmes? Franchement, il y a là un peu d'enfantillage.

Pourtant Renan a pris son thème fort au sérieux, et voici ce qui lui donne quelque chose de spécieux. Dans la Galilée, le ciel était clément, les ombrages frais, la vie facile. C'est dans un tel pays seulement que Jésus a pu prêcher le détachement des choses de la terre, la confiance en la Providence, l'incurie, véritable défi aux lois économiques qui régissent nos contrées moins favorisées. Et personne ne nie que le Sauveur ait emprunté ses images, ses comparaisons, ses paraboles, au sol où il vivait, aux habitudes de ses compatriotes, au ciel qui, le matin et le soir, se colorait de rose. Mais il faut ajouter que la Galilée n'avait inspiré à personne des conseils de perfection, et que cette perfection évangélique a pu être transplantée dans des climats plus rigoureux. C'est que ces conseils venaient de l'âme du Sauveur et de la charité ardente qu'il avait pour son Père et pour les hommes, charité qui dès le jour où il leur a prêché le règne de Dieu, s'est exprimée en un appel à la pénitence. Renan, lui, a joui beaucoup, en artiste supérieur, de l'exquise beauté d'un printemps de

Galilée. Il a goûté cette nature au moment où elle est douce à l'homme, parmi les lauriers en fleurs et sur les eaux tranquilles du lac. Il l'a comprise comme une invitation à la joie, et il y a pris son inspiration. C'est bien dans ce sens qu'il faut dire : « Toute l'histoire du christianisme naissant est devenue de la sorte une délicieuse pastorale (1). »

Telle fut la nouvelle révélation, et qui s'étendit jusqu'au caractère des habitants de deux contrées, opposées comme la lumière et les ténèbres, la joie et la mélancolie : la Galilée et la Judée. On sait enfin pourquoi Jésus prêchait autrement que Jean : « Laissez l'austère Jean-Baptiste dans son désert de Judée, prêcher la pénitence, tonner sans cesse, vivre de sauterelles en compagnie des chacals. Pourquoi les compagnons de l'époux jeûneraient-ils pendant que l'époux est avec eux? La joie fera partie du royaume de Dieu (2). » Pourtant il y a joie et joie. La révélation sait les discerner : « Cette vie contente et facilement satisfaite n'aboutissait pas à l'épais matérialisme de notre paysan, à la grosse joie d'une Normandie plantureuse, à la pesante gaieté des Flamands. Elle se spiritualisait en rêves éthérés, en une sorte de mysticisme poétique confondant le ciel et la terre (3). » Et voilà bien, en effet, la joie distinguée, telle que Renan

(1) P. 70.
(2) P. 70.
(3) P. 69 s.

pouvait l'approuver, du moins au temps où il était si fort monté contre Béranger, et ses chansons épicuriennes... C'est très séduisant, ce qui ne veut pas dire que ce soit sérieux. Pourtant cela s'appuie sur les monuments : « Aux ruines qui restent de son ancienne splendeur, on sent un peuple agricole, nullement doué pour l'art, peu soucieux de luxe, indifférent aux beautés de la forme, exclusivement idéaliste (1). » Ces ruines sont sans doute quelques débris de canalisation, qui décèlent en effet un peuple agricole à l'archéologue éclairé. Qu'il fût peu doué pour l'art, on peut le dire de tous les Juifs. Les Galiléens étaient donc indifférents aux beautés de la forme, et, pêcheurs et paysans, s'ils avaient été soucieux du luxe, ils auraient été embarrassés d'en faire les frais. Et sûrement, en Galilée comme ailleurs, les riches cherchaient à se mettre à leur aise. Le seul point qu'il eût fallu démontrer, c'était l'idéalisme exclusif de ce peuple. Renan a négligé de montrer comment il ressortait des ruines (2). A coup sûr il ne ressort pas des évangiles, même chez les disciples de Jésus. Ce qu'on trouve chez eux, avec des aspirations très pratiques et assez vulgaires, c'est un sentiment profond des droits de Dieu qui élève toujours les âmes; mais ce sentiment ne régnait-il pas davantage à Jérusalem?

(1) P. 69.
(2) Par un contraste sans doute avec celles de la Judée?

A défaut de monuments, Renan eût pu interroger plus longuement Josèphe sur le caractère propre des Galiléens (1); mais sans doute l'idylle se serait enfuie au contact de ces natures énergiques, très laborieuses, très soucieuses de bien-être, même dans l'emportement de leur rêve religieux, car leur religion était fortement empreinte d'esprit national et d'espérances de bonheur terrestre et même plantureux. Est-ce donc d'après ce qu'il a vu sur place de ses yeux que Renan s'est forgé ses Galiléens chimériques? Mais qui sont les Galiléens d'aujourd'hui? Les gens de Nazareth (2) ressemblent plus à ceux de Bethléem — en Judée! — qu'aux pauvres misérables, brunis, noircis par le soleil, à la fois indolents et violents à leurs heures, qui rôdent au bord du lac. Au temps de Josèphe, il y avait beaucoup plus d'arbres, et la culture était plus soignée. Mais Josèphe, amateur des traits accusés et des couleurs vives, n'a-t-il pas exagéré le contraste entre les rives de la mer Morte, sombres et sinistres, avec des arbustes rares dont les fruits se réduisent en poussière, et la végétation luxuriante des bords du lac de Tibériade? Où il y a de l'eau et de la chaleur, les céréales elles-mêmes atteignent la hauteur des arbustes, et nous avons passé à cheval, au sud

(1) P. 68 : « Les Galiléens passaient pour énergiques, braves, laborieux. » En note : Jos. *B. J.*, III, III, 2.

(2) Ne pas oublier que la riante Nazareth a rebuté le Sauveur, qui a dû se réfugier au bord du lac.

de la mer Morte, dans des maïs que nous dépassions à peine de la tête. Les pauvres Bédouins qui campent là sous la tente, nullement doués pour l'art, peu soucieux du luxe, indifférents aux beautés de la forme, ne sont pas pour cela exclusivement idéalistes. Les riverains de Tell Hum ne sont guère moins pillards, et le goût du brigandage est assurément le trait le plus persistant dans cette partie de la Galilée, autour de la petite cuvette brûlante qu'est le lac pendant l'été. Il est vrai que, d'après Renan, « le brigandage, qui était très enraciné en Galilée, donnait beaucoup de force à cette manière de voir (1) », c'est-à-dire à ce sentiment « essentiellement galiléen » qui respirait l'indifférence à l'égard des richesses. Jésus prêchait des convertis! Alors ils ne ressemblaient guère à ceux qui les ont remplacés sur ce sol!

Certes, nous ne prétendons pas qu'il n'y ait rien de nouveau en Galilée, ni dans le pays, ni dans les gens! Mais ces changements, beaucoup plus profonds que ne pensent les partisans convaincus de l'immuable Orient, exigent du critique beaucoup de circonspection. Renan a-t-il assez connu ces contrées, et la relation mystérieuse entre l'Orient ancien et l'Orient islamique et chrétien du XIX^e^ siècle, pour avoir le droit d'écrire : « Pour bien saisir cela, il faut avoir été en Orient (2) »?

(1) P. 178.
(2) P. 512.

Plusieurs de ses observations sont justes. Il a noté très finement qu'il n'y a pas en Orient une différence trop fâcheuse entre le riche et le pauvre surtout dans les campagnes. Tous jouissent du même ciel, plus clément que le nôtre, et des mêmes biens, car la civilisation n'y a pas créé des besoins factices. Les fruits de la terre, dont les riches se contentent, ne peuvent être refusés aux pauvres. De là une égalité sinon plus cordiale, du moins plus réelle et plus exigeante que chez nous.

Voici un joli trait : « En Orient, la maison où descend un étranger devient aussitôt un lieu public. Tout le village s'y rassemble : les enfants y font invasion; les valets les écartent; ils reviennent toujours (1). » Il en a toujours été ainsi, car le fond de la nature a peu changé, et les conditions économiques de la vie dans la Palestine d'aujourd'hui ressemblent plus à ce qu'elles étaient au temps de Jésus qu'à ce qui se pratique en France. On voit quelle lumière ces mœurs répandent sur les scènes évangéliques.

Et voici qui ne pouvait être aperçu sans beaucoup de perspicacité. Le lecteur goûtera ces lignes que je ne voudrais pas défiorer en les glosant : « L'éducation scolaire trace chez nous une distinction profonde, sous le rapport de la valeur personnelle, entre ceux qui l'ont reçue et ceux qui en sont

(1) P. 197.

dépourvus. Il n'en était pas de même en Orient, ni en général dans la bonne antiquité. L'état de grossièreté où reste, chez nous, par suite de notre vie isolée et tout individuelle, celui qui n'a pas été aux écoles, est inconnu dans ces sociétés, où la culture morale et surtout l'esprit général du temps se transmettent par le contact perpétuel des hommes. » L'Orient moderne va nous aider à comprendre ce que la connaissance littéraire de l'Orient ancien laissait déjà supposer : « L'Arabe qui n'a eu aucun maître est souvent néanmoins très distingué; car la tente est une sorte d'académie toujours ouverte, où, de la rencontre des gens bien élevés, naît un grand mouvement intellectuel et même littéraire (1). »

Voilà qui est bien, quoique trop flatteur. Il fallait seulement ne pas oublier ce point dans l'examen de la question johannine. Jean, fils de Zébédée, était-il tellement dépourvu de culture qu'il n'eût pu écrire le quatrième évangile, faute d'avoir fréquenté dans sa jeunesse les écoles hellénistiques? Mais c'est déjà quelque chose que Renan ait fait état de ces conditions de l'Orient actuel (2), et

(1) P. 33.

(2) Cela ne va pas sans exagération. Après avoir dit que Jésus ne fut pas ce que nous appelons un ignorant, Renan conclut que dans cet état social l'ignorance « est la condition des grandes choses et de la grande originalité» (p. 34). C'est trop; car Mahomet lui-même n'a agité l'Arabie qu'au

qu'il en ait accordé le bénéfice à Jésus. L'argument, encore une fois, est légitime, parce qu'il s'appuie sur un état social traditionnel en Orient.

Mais ce n'est pas encore à ce propos que Renan a prononcé, non sans emphase : « Pour bien saisir cela, il faut avoir été en Orient (1). »

De quoi s'agit-il donc enfin? De la question la plus grave de toutes. On veut expliquer le miracle sans trop recourir à l'imposture, mais sans l'exclure tout à fait. L'Oriental vient à point pour autoriser une contradiction psychologique : « En Orient, la passion est l'âme de toute chose, et la crédulité n'a pas de bornes. On ne voit jamais le fond de la pensée d'un Oriental; car souvent ce fond n'existe pas pour lui-même. La passion, d'une part, la crédulité, de l'autre, font l'imposture (2). » Et sans doute on peut arriver à l'imposture par une crédulité passionnée. Mais ce n'est pas le plus court chemin. Ceux qui savent le mieux tromper les autres ne sont pas d'ordinaire ceux qu'il est le plus facile d'égarer. Et vraiment l'Orient est si

moyen de quelques grandes idées dont sa forte imagination avait été saisie. Le dessein de Renan était d'expliquer sans l'ombre du surnaturel la doctrine sublime de Jésus. De même il relève les Apôtres, simples pêcheurs : « Cette profession n'avait pas l'extrême humilité que les déclamations des prédicateurs y ont attachée, pour mieux relever le miracle des origines chrétiennes » (p. 166).

(1) P. 512.

(2) P. 512.

peu l'explication de cette psychologie tortueuse, que Renan, aussitôt après, se jette sur les arguments qui ont servi à convertir les barbares. Puis pour prouver que « entre la vérité générale d'un principe et la vérité d'un petit fait, l'homme de foi n'hésite jamais », voici l'histoire de la sainte ampoule et du sacre de Charles X (1) ; ailleurs le miracle de la Salette, avec sa référence bibliographique (2), puis à la cantonade, la colombe de Clovis, les vertus de l'oriflamme, la mission surnaturelle de Jeanne d'Arc (3). Sommes-nous toujours en Orient?

Au fond il faut prouver ceci : « Le fanatisme est toujours sincère dans sa thèse et imposteur dans le choix des moyens de démonstration (4). » A parler très doucement, ce « toujours » est de trop. Voltaire l'entendait autrement. Son Mahomet était imposteur dans ses procédés de démonstration sans être sincère dans sa thèse. Au surplus on ne voit pas que le mélange de fanatisme et d'imposture soit réservé à l'Orient. On en pourrait citer des échantillons tout proche de nous. Mais ce qui certes est rare partout, c'est que l'amour dominant de la vérité s'allie à la facilité du mensonge. Or, ce qu'il fallait à Renan, c'étaient des âmes qui fussent à la fois candides et peu scrupuleuses, ouvertes, loyales,

(1) P. 513.
(2) P. XXVII.
(3) P. XXIX.
(4) P. 512.

désintéressées, et ne répugnant pas à la dissimulation pour réussir. Il ne pouvait oublier « le caractère réel et l'innocence naïve du mouvement galiléen ». Il fallait allier cette innocence avec l'imposture, désignée par euphémisme : « l'illusion consciente d'elle-même ». Pour pénétrer cette énigme, ce n'était pas trop de forcer le secret du harem oriental : « C'est aux sensations fuyantes de l'âme d'une femme d'Orient qu'il faut demander ici des analogies. La passion, la naïveté, l'abandon, la tendresse, la perfidie, l'idylle et le crime, la frivolité et la profondeur, la sincérité et le mensonge, alternent en ces sortes de natures et déjouent les appréciations absolues (1). » Eh! sans doute, et il y en a de telles en Occident, si nous en croyons les histoires. Mais qu'ont de commun ces mœurs de mélodrame avec l'idylle et les braves gens de Galilée? Et après tout est-ce à ses observations personnelles que Renan doit ce joli type, ou ne serait-ce pas plutôt au théâtre romantique de la Porte Saint-Martin? L'être rusé et sensuel tel que les conteurs arabes comprennent la femme n'a point ces profondeurs de tragédie.

Ce que le lecteur français voudrait savoir, c'est si l'Oriental est vraiment plus crédule que lui. Pour ma part je réponds non, sans hésiter, et je parle du Français du XX^e^ siècle, car je crois qu'une cer-

(1) P. 516.

taine défiance, qui est au fond de son caractère, empêche l'Oriental de croire à ces énormités que notre crédulité accepte si bénévolement. Quoi qu'il en soit, s'il lui arrive de mentir pour soutenir l'opinion qu'il a embrassée, il sait aussi bien que nous qu'il ment, et c'est pur effet de style — assez médiocre cette fois — si Renan n'a pu pénétrer le fond de sa pensée : « car souvent ce fond n'existe pas pour lui-même ». Cet homme d'Orient, étant homme, peut seulement essayer de se faire illusion sur ce que « la nécessité n'a pas de loi », mais cette maxime n'est pas venue de Palestine pour justifier un manque de foi. Un Oriental qui affirmerait un faux miracle serait aussi conscient de son mensonge qu'une fausse stigmatisée dans un de nos couvents. Sur ce point, l'Orient actuel n'a rien à nous apprendre sur l'Orient ancien. Ni l'un ni l'autre ne sont en dehors des conditions essentielles de l'humanité, toujours les mêmes et en tout lieu.

On voit dans quelle mesure très restreinte l'Orient a été pour Renan une révélation. Le mirage du printemps galiléen a créé l'idylle galiléenne; pour en exclure le miracle il a imaginé en sus un oriental romantique. Quelques-unes de ses vues sont justes, mais il a négligé les minuties de l'archéologie, pour lesquelles il n'avait évidemment aucun goût — on le voit même dans sa Mission de Phénicie, — et qui auraient importuné ses lecteurs. Il n'avait point découvert un cinquième évangile. Il

fallait toujours en revenir aux quatre évangiles et s'en servir comme de documents. Puisqu'ils étaient si peu solides, comment construire l'histoire?

L'art, beaucoup plus que l'Orient, a été le principal évangile. C'est comme écrivain que Renan fut original; mais cette intervention hardie de l'art, si elle fit la beauté du livre, en fit-elle un livre d'histoire? L'effet de sentiment à produire sur le grand public n'a-t-il pas nui à la recherche unique de ce que fut le passé? Les Allemands, avons-nous dit, rognaient davantage sur les textes, mais ils n'osaient pas traiter le reste trop librement. Ce n'était qu'une apparence, car les matériaux étaient ainsi taillés d'avance pour être employés selon le plan conçu par leur fantaisie. Mais ils leur demandaient la permission, comme toujours, très poliment. Puisque Marc était reconnu comme le témoin le plus ancien et le plus sûr, on s'en tenait à son ordre, comme cadre de la vie de Jésus. Renan devait tenir compte du quatrième évangile où la succession des faits est bien différente. Son scepticisme eût pu le servir dans cette occasion, et l'on conçoit un historien de la vie de Jésus suivant, dans l'ordre des faits, tantôt saint Jean, tantôt tel ou tel des synoptiques. Puisque aucun d'eux n'attache assez d'importance à la succession chronologique des faits pour nous imposer son ordre, on serait même tenté de les récuser tous les quatre.

Un historien aurait donc le droit strict de faire

ses réserves. Mais il ne saurait aller au delà d'un point d'interrogation, car quelles chances aurait-il de prouver un ordre des faits qui se heurterait à l'accord si peu fréquent des quatre évangiles? Et si l'accord est constaté sur un point d'importance majeure, il faut bien s'incliner.

Du droit de l'art, Renan a tout osé contre les règles de la méthode historique. Il lui fallait sortir de l'incertitude où l'avait réduit son injuste dépréciation des évangélistes. Le seul moyen, pour un philosophe imbu du système de Hegel, était de retrouver l'Idée. Peu importe la mince qualité des détails, s'ils sont expressifs de l'Idée : « Ces détails ne sont pas vrais à la lettre, mais ils sont vrais d'une vérité supérieure; ils sont plus vrais que la nue vérité, en ce sens qu'ils sont la vérité rendue expressive et parlante, élevée à la hauteur d'une idée (1). » Et il prétend bien cependant parler au nom de l'histoire : « L'historien n'a qu'un souci, l'art et la vérité (deux choses inséparables, l'art gardant le secret des lois les plus intimes du vrai) (2). » Union féconde! Heureux celui à qui ce secret est révélé! Renan nous l'a communiqué, c'est le sentiment d'un organisme vivant, qu'il « n'a pas hésité à prendre pour guide dans l'agencement général du récit (3) ». En d'autres termes : « Dans

(1) P. XCI.
(2) P. IX.
(3) P. CII.

les histoires du genre de celle-ci, le grand signe qu'on tient le vrai est d'avoir réussi à combiner les textes d'une façon qui constitue un récit logique, vraisemblable, où rien ne détonne... » « On aurait l'esprit général de l'œuvre, une des façons dont elle a pu exister (1). »

Comment cet historien ne s'est-il pas aperçu que la dernière petite clause gâtait tout? Supposons qu'en effet rien ne détonne. Nous avons une garantie que les choses ont pu se passer de la sorte, c'est une des combinaisons possibles. Est-ce la seule? Même en soutenant contre Boileau que le vrai doit être vraisemblable, tout ce qui est vraisemblable n'est pas vrai pour cela.

Alléguera-t-on que, dans une matière aussi compliquée, l'arrangement d'une vie d'après des textes qui n'ont pas été rédigés pour un accord, est une réussite telle qu'elle exclut toute chance d'erreur? Cela peut être, mais alors il ne faudrait, ni « solliciter les textes »(2), ni les contredire ouvertement, même lorsqu'ils sont d'accord. Et c'est ce dont Renan ne s'est pas privé, au nom de l'organisme vivant qu'il avait conçu. En quoi consiste donc enfin cet organisme?

(1) P. CI.

(2) Renan pense « que les textes ont besoin de l'interprétation du goût, qu'il faut les solliciter doucement jusqu'à ce qu'ils arrivent à se rapprocher et à fournir un ensemble où toutes les données soient heureusement fondues » (p. CI s.).

C'est une conception du développement de la prédication de Jésus analogue à celui qu'a suivi Mahomet. — Laissons Mahomet, car l'ordre chronologique des sourates du Coran est toujours matière à conjectures. Voici l'hypothèse qui servira de fil conducteur : « Il n'y a pas grand abus d'hypothèse à supposer qu'un fondateur religieux commence par se rattacher aux aphorismes moraux qui sont déjà en circulation de son temps et aux pratiques qui ont de la vogue; que, plus mûr et entré en pleine possession de sa pensée, il se complaît dans un genre d'éloquence calme, poétique, éloigné de toute controverse, suave et libre comme le sentiment pur; qu'il s'exalte peu à peu, s'anime devant l'opposition, finit par les polémiques et les fortes invectives (1). » Et sans doute cela est proposé avec tous les doutes, réticences, réserves, où se complaît Renan, mais enfin c'est bien d'après ces grandes lignes qu'est bâtie la *Vie de Jésus*. Sans cette partition, elle n'existerait pas. Les trois périodes sont constamment distinctes, celle des innocents aphorismes, ou la pastorale de Galilée, les belles prédications morales de la seconde période, la politique décidée du révolutionnaire. Et peut-être en effet peut-on rencontrer dans l'histoire quelque exemple d'une semblable évolution. Mais qui empêche de concevoir qu'un jeune révo-

(1) P. CIII.

lutionnaire se soit assagi avec le temps, au point d'en venir à d'innocents aphorismes?

Les cas où le sentiment religieux fait d'abord explosion, pour se contenir ensuite dans un calme peut-être plus divin, ne sont-ils pas nombreux dans l'histoire? Si saint François a toujours prononcé d'innocents aphorismes, n'a-t-il pas inauguré fortement sa révolution contre ceux qui s'opposaient à sa pauvreté volontaire?

Et enfin ni les conjectures ni les comparaisons ne servent ici à grand'chose. Il faut savoir ce que disent les documents. Renan avait le droit de placer la vocation des disciples avant l'emprisonnement du Baptiste, puisque c'était l'ordre du quatrième évangile, mais il ne pouvait, sans abdiquer son rôle d'historien, supposer et raconter toute une période du ministère public de Jésus avant son baptême. Le point le plus ferme de la tradition évangélique, c'est que le baptême du Sauveur inaugura sa mission. Et il fallait plus de sans-gêne encore pour écrire cette période imaginaire avec des traits que les évangélistes ont placés très tard, dans des circonstances très caractérisées. Mais Renan tenait à une période, la plus exquise de toutes, avant l'influence austère du Baptiste. Quant au changement du charmeur en « révolutionnaire » et en « géant sombre », — sans parler de l'exagération, — il s'appuie en effet sur un changement dans le ton, car les entretiens familiers en Galilée avec

des disciples n'exigeaient pas la fermeté, disons la véhémence des discussions avec les Juifs. Mais d'après saint Marc (1), le Sauveur s'irrite dès ses débuts en Galilée de la dureté des Pharisiens, et d'après le quatrième évangile, que Renan préfère sur ce point (2), l'expulsion des vendeurs du Temple eut lieu dès le début du ministère à Jérusalem. Le révolutionnaire entrait donc déjà en action. L'Idée est mauvaise conseillère quand elle prétend régir les textes et en extraire la vérité qui lui convient. Sans ces transpositions, l'idylle galiléenne s'évanouissait, et c'était la création de Renan, son rêve d'Orient. C'est toujours ce qui fait l'intérêt du livre, — pour ceux qui n'en sentent pas l'inconvenance. Mais la critique s'est montrée aussi sévère que le sens moral et religieux pour cette contrefaçon de l'histoire : personne ne l'a prise pour une pièce de bon aloi.

Énumérer toutes les violences ou les douces sollicitations faites aux textes pour extraire un « esprit général » de la Vie de Jésus, serait discuter déjà le thème de la prédication ou du royaume de Dieu. Nous y reviendrons. Sur ce point, Renan obéissait à un principe nettement perçu. Il lui fallait nécessairement ou suivre les textes ou les manipuler s'ils étaient contraires à l'Idée. On com-

(1) Mc. III, 5.

(2) P. 488, en parfaite contradiction d'ailleurs avec d. 214, note 1.

prend moins aisément la raison d'un autre procédé d'art, tout à fait arbitraire, poursuivi avec une persévérance qui déconcerte. Les évangélistes ont mis dans un relief singulier certaines scènes, ou du moins les ont racontées comme des faits particuliers dont le souvenir s'était conservé, ou pour leur importance, ou pour la leçon qu'ils renfermaient. Prendre les choses de cette façon, c'eût été reconnaître le caractère historique des récits. C'est à quoi le critique ne consent qu'à demi. Mais l'artiste n'entend pas priver son tableau de ces traits pittoresques. Alors il généralise, ou pour parler plus exactement, il multiplie. Il met au pluriel ce qui est au singulier. On a beaucoup reproché à saint Matthieu d'avoir vu deux aveugles à Jéricho où Marc et Luc n'en connaissent qu'un, à Marc d'avoir raconté deux multiplications des pains. C'est à chaque instant que Renan fait une habitude de ce qui n'eut lieu qu'une fois, et cela est si étrange qu'il faut citer.

« Un groupe d'hommes et de femmes, tous caractérisés par un même esprit de candeur juvénile et de naïve innocence, adhérèrent à lui et lui dirent : « Tu es le Messie ». Comme le Messie devait être fils de David, on lui décernait naturellement ce titre, qui était synonyme du premier. Jésus se le laissait donner avec plaisir, quoiqu'il lui causât quelque embarras, sa naissance étant toute populaire (1). » —

(1) P. 137.

Aucune citation, et pour cause, car tout le petit croquis est fait d'imagination, ou plutôt l'auteur a anticipé, multiplié et placé en Galilée, en l'attribuant à des groupes candides et naïfs, la confession de l'aveugle de Jéricho et les acclamations du jour des Rameaux. Saint Marc a beaucoup insisté au contraire sur le secret messianique et le soin que prenait Jésus d'éviter les hommages inopportuns. Quel effet produira après cela la confession de Pierre? Comment se peut-il que « le premier, Simon avait reconnu Jésus pour le Messie (1) »?

« On disait qu'il conversait sur les montagnes avec Moïse et Élie (2). » Cette fois les textes relatifs à la Transfiguration sont cités, et cet on-dit populaire, qui multiplie à plaisir un entretien si extraordinaire, dispense sans doute d'expliquer le fait.

« Il allait volontiers aux divertissements des mariages. Un de ses miracles fut fait, dit-on, pour égayer une noce de petite ville (3). » Et ce sera tout sur les noces de Cana. Jésus assistait si souvent aux mariages, qu'il a sans doute trouvé d'autres moyens de les égayer.

Une vraie perle : « Il parcourait ainsi la Galilée au milieu d'une fête perpétuelle. Il se servait d'une mule, monture en Orient si bonne et si sûre, et

(1) P. 164.
(2) P. 170.
(3) P. 195.

dont le grand œil noir, ombragé de longs cils, a beaucoup de douceur. Ses disciples déployaient quelque fois autour de lui une pompe rustique, dont leurs vêtements, tenant lieu de tapis, faisaient les frais. Ils les mettaient sur la mule qui le portait, ou les étendaient à terre sur son passage (1). » En note : Matth., XXI, 7-8. — Il faudrait une candeur galiléenne pour ne pas s'apercevoir que Renan s'amuse, que Matthieu parle d'une ânesse et de l'avènement messianique à l'entrée de Jérusalem. Quand le moment viendra de raconter ce fait, le lecteur aura on ne sait quelle impression de déjà vu... On se rappellera la mule, monture si bonne, en Orient!

« Des femmes venaient verser de l'huile sur sa tête et des parfums sur ses pieds. Les disciples les repoussaient parfois comme importunes (2). » — Distinguons si l'on veut la pécheresse de Luc (VII) et la femme qui vint oindre Jésus avant sa Passion; mais Renan n'a vu dans cette action qu'une même scène, transformée par Luc, ami des pécheurs, en une scène de pardon. Alors pourquoi ce pluriel, et en Galilée?

Les enfants « faisaient autour de Jésus comme une jeune garde pour l'inauguration de son innocente royauté, et lui décernaient de petites ova-

(1) P. 197.
(2) P. 198.

tions auxquelles il se plaisait fort, l'appelant « fils de David », criant : *Hosanna!* et portant des palmes autour de lui (1) ». — Encore un emprunt au triomphe de Bethphagé, mais il fallait bien trouver quelque part, et dans les évangiles, des traits qui permettraient d'écrire : « Pendant que la joyeuse Galilée célébrait dans les fêtes la venue du bien-aimé, le triste Jean, dans sa prison de Machéro, s'exténuait d'attente et de désirs. » — Merveilleux contraste! et n'est-ce pas trouvé d'enrichir la joyeuse Galilée d'un trait emprunté à la triste Judée? Quel artiste! mais quel critique!

De Marie, sœur de Marthe : « Souvent, assise aux pieds de Jésus (2)... »

De Jésus : « Souvent il citait le passage d'Isaïe (3)... »

« Il s'asseyait souvent sur le mont des Oliviers... Jérusalem... s'écriait-il dans ces moments d'amertume (4)... »

Nous avons déjà dit comment le lavement des pieds n'eut pas lieu avant la dernière cène, mais en revanche souvent dans d'autres circonstances, et l'Eucharistie fut un rite pratiqué par Jésus aussi souvent que l'on voudra, pourvu que ce ne soit pas la veille de sa mort.

(1) P. 198.
(2) P. 354.
(3) P. 234.
(4) P. 355.

Enfin voici un trait doublement arbitraire, et qui n'est pas sans projeter une ombre sur la pureté de Jésus : « Il protégeait ceux qui voulaient l'honorer. Aussi les enfants et les femmes l'adoraient. Le reproche d'aliéner de leur famille ces êtres délicats, toujours prompts à être séduits, était un de ceux que lui adressaient le plus souvent ses ennemis (1). » Ces lignes figurent dans la Vie populaire (2), naturellement sans aucune référence. Que peut penser le lecteur, candide ou non, si ce n'est que ce reproche revient souvent dans les évangiles? La grande édition renvoie en note à un seul texte (Lc. XXIII, 2), dans la dénonciation des Juifs à Pilate; encore ce grief est-il une addition de Marcion, qu'aucun éditeur critique n'a pris sur lui d'introduire dans le texte. D'après la variante latine à cet endroit (Lc. XXIII, 5) le reproche a un caractère religieux : Jésus détournerait les femmes et les enfants des baptêmes et purifications (3). Dans le contexte de Renan, on peut penser à autre chose, soupçonner que si le reproche était à ce point

(1) P. 198.
(2) P. 116.
(3) Dans le grec, il y a deux additions au v. 2 : και καταλυοντα τον νομον και τους προφητας après ἡμῶν, et και αποστρεφοντα τας γυναικας και τα τεκνα après διδόναι. La première addition est trop spéciale pour être proposée par les Juifs à Pilate, et on s'explique bien que Marcion ait fait reprocher à Jésus par les Juifs d'avoir rejeté la loi et les

fréquent, il se fondait bien du moins sur des apparences!

Quand les évangélistes mettent sur les lèvres de Jésus des paroles semblables au fond, mais dont l'expression diffère, plutôt que d'admettre un certain flottement dans la tradition, des commentateurs timorés nous disent : ce sont deux discours différents. Les critiques ne leur ont pas ménagé les sarcasmes. Que pensent-ils du caprice souverain avec lequel Renan joue des textes? Est-ce de l'histoire ou du roman historique? Et si c'est un roman, a-t-il seulement réussi à tracer du héros un portrait vraisemblable ?

IV. — La mission et la personne de Jésus.

Il faut enfin aborder le point décisif, ce qui concerne le rôle et la prédication de Jésus, son caractère et sa personne.

Renan a parfaitement compris l'illusion de l'exégèse libérale régnante dans les universités de théologie en Allemagne vers l'an 1863. Peut-être

prophètes. Et si la seconde addition a un caractère moral, Marcion, blâmé sévèrement pour son inconduite, n'aurait-il pas été tenté d'exposer le Sauveur à la même accusation? Dans le latin l'addition se trouve à la fin du v. 5 : et filios nostros et uxores avertit a nobis, non enim baptizantur sicut [et] nos [nec se mundant], ce qui confirmait l'abrogation des usages juifs par le Sauveur.

d'ailleurs ne s'y est-il bien reconnu qu'après avoir publié la *Vie de Jésus*, car c'est dans la préface décisive de sa 13e édition qu'il a rompu en termes exprès avec cette méthode.

Écrire la Vie de Jésus-Christ en glissant sur les miracles, en atténuant les affirmations du Maître sur sa mission comme Messie, comme chef du règne de Dieu à venir, sa certitude du caractère surnaturel et de l'imminence de ce règne; c'était se rendre la tâche trop aisée. On esquissait les traits d'une personnalité remarquable, ferme dans son attitude, sans trop de mystère dans sa doctrine; on la situait dans le cadre d'une histoire suivie et vraisemblable, le tout destiné à l'édification des consciences au sein du protestantisme moderne allemand. Au nom de l'histoire, le critique français a protesté contre ce qu'il lui plaisait d'appeler l'œuvre de la théologie et qui était plutôt une tentative du naturalisme pour se substituer sans bruit et graduellement à la foi en la révélation. Il reprocha à ces théologiens d'être encore asservis au dogme, semblables à un oiseau à qui l'on a coupé quelques plumes, et pourtant — il faudrait dire partant — de proposer des solutions très sceptiques, parce qu'ils les proposaient à un public récalcitrant au merveilleux.

Lui, comme critique, et comme historien, sera donc complètement le fils de l'air (1). Il n'hésitera

(1) P. x et xvii.

pas à prêter à Jésus des miracles, ou plutôt l'intention d'en faire, des prétentions messianiques, des théories apocalyptiques décevantes sur le règne de Dieu. On en pensera ce qu'on voudra. Mais, nous l'avons déjà dit, ce libre oiseau, s'il avait toutes ses plumes, conservait un fil à la patte, puisque Jésus devait demeurer le fondateur de la religion pure. Aussi Renan a-t-il affronté plus de difficultés, mais il ne s'est dégagé ni des hésitations, ni des contradictions. Et certes les hésitations sont légitimes en un pareil sujet, et les nuances y sont exigées. Mais les contradictions ne résolvent rien au jugement des personnes de bon sens, ni celles de l'auteur, plus ou moins dissimulées dans des propositions confuses, ni celles qu'il lui faut loger dans l'âme du héros de son histoire. Elles se résument toutes dans une contradiction suprême. Le Jésus des libéraux pouvait être admiré, parce qu'il n'avait pas de prétentions surhumaines. Le Jésus des catholiques est adorable, parce qu'il est vraiment, comme il le disait, le propre Fils de Dieu. Le Jésus de Renan, qu'il voudrait admirer encore, qu'il propose à l'admiration, ne devrait lui inspirer que du mépris ou de la pitié; c'est à peine si un état d'esprit spécial dû à la situation de son temps et de son pays permet à son avocat de plaider les circonstances atténuantes.

Voyons d'abord la mission que Jésus se donnait et le rôle qu'il prétendait jouer.

A certains moments, Renan réduit plus encore que l'école libérale la personne de Jésus : « Tel voudrait faire de Jésus un sage, tel un philosophe, tel un patriote, tel un homme de bien, tel un moraliste, tel un saint. Il ne fut rien de tout cela. Ce fut un charmeur (1). » A ce compte il serait resté fidèle à la prédication idyllique du royaume de Dieu. Et en effet, c'est bien tout ce qui devait rester de son œuvre : « L'œuvre essentielle de Jésus fut de créer autour de lui un cercle de disciples auxquels il inspira un attachement sans bornes, et dans le sein desquels il déposa le germe de sa doctrine (2). » Un germe, c'est peu, et ce germe ne contient aucune doctrine : « Jésus a fondé la religion absolue, n'excluant rien, ne déterminant rien si ce n'est le sentiment (3). » Voilà bien le Jésus de ce théologien plus que libéral qu'était Renan, celui qu'il aurait préféré, mais il fallait bien tenir compte du Jésus de l'histoire, qui se nomme dans l'Église Jésus-Christ, et qui avait donc eu à se prononcer sur la question du Messie.

D'après les synoptiques, Jésus a longtemps tenu secrète sa qualité de Messie; il a consenti d'être traité comme tel au triomphe de Bethphagé, il s'est confessé Messie et Fils de Dieu devant le Sanhédrin. D'après Renan, Jésus se complut à être nommé

(1) P. XXIII.
(2) P. 459.
(3) P. 462.

Messie en Galilée, mais ne voulut pas parler devant ses juges : « S'il faut en croire un récit, le grand prêtre l'aurait adjuré de dire s'il était le Messie; Jésus l'aurait confessé et aurait même proclamé devant l'assemblée la prochaine venue de son règne céleste (1). » Ce sont trois récits, et non un seul, qu'il en faudrait croire (2), mais Renan objecte : « Le quatrième Évangile ne sait rien d'une pareille scène (3). » C'est de ce côté qu'il penche, et même il excuse le Sauveur : « Le courage de Jésus, décidé à mourir, n'exige pas cela. Il est plus probable qu'ici, comme chez Hanan, il garda le silence (4). » — Alors pourquoi a-t-il été condamné? — Ses juges ne cherchaient que des prétextes. — Soit! Encore fallait-il en alléguer.

Mais enfin Jésus s'est dit le Messie. Qu'entendait-il par là?

En l'an de grâce 1863, Jean Weiss n'avait pas encore inauguré le système du messianisme eschatologique, plus ou moins conséquent, mais on se préoccupait déjà de savoir ce qu'entendait Jésus par le royaume de Dieu, et l'on savait bien qu'il s'associait aux fins dernières. On se demandait déjà si Jésus avait eu l'intention de fonder un règne de Dieu moral et spirituel, ou s'il atten-

(1) P. 409.
(2) Mt. XXVI, 64; Mc. XIV, 62; Lc. XXII, 69.
(3) Même page, note 4.
(4) P. 409 s.

dait l'apparition imminente d'un règnede Dieu surnaturel.

Les deux choses peuvent et doivent s'unir. D'après l'explication catholique il n'y a pas contradiction, puisque le règne de Dieu moral et spirituel devait précisément être inauguré par cette intervention divine qui fut la résurrection du Christ et la mission du Saint-Esprit. Il y a cependant une difficulté. C'est de discerner dans les paroles de Jésus ce qui s'entend du règne de Dieu sur la terre et du royaume de Dieu qui est le ciel, ce qui marque la fondation du règne, coïncidant avec le rejet du peuple juif et la ruine de Jérusalem, et ce qui se rapporte à la consommation de toutes choses à la fin des temps. C'est une difficulté, disons-nous, soit parce que les perspectives des deux événements paraissent confondues, soit parce que les mêmes symboles sont employés dans les deux cas. Et ce clair obscur était dans la nature des choses, car Jésus était le dernier des prophètes, et continuait d'une certaine façon leur prédication. Pour eux, le messianisme était non seulement dans le lointain mais il marquait la fin des temps; leurs révélations n'allaient point au delà. Jésus-Christ a incontestablement distingué les temps, mais il n'a point changé la langue. La pieuse impatience des croyants a fait le reste, car ils ne pouvaient d'abord concevoir que le fondateur du règne de Dieu sur la terre n'y présidât pas sur la terre; il leur fallait s'habi-

tuer à la suppléance de son Esprit et à sa présence spirituelle.

Mais il est impossible d'admettre que Jésus a eu en vue un règne spirituel, une régénération s'opérant pour les hommes et par les hommes, qu'il a été le plus éclairé et le plus puissant des réformateurs religieux, prévoyant et dominant l'avenir, et qu'il a prêché en même temps une intervention de Dieu destructrice de la nature elle-même, et qui ferait disparaître ainsi le terrain d'expériences où devait croître la morale nouvelle.

C'est cependant cette gageure que Renan a entrepris de gagner.

Deux solutions sont proposées, sans doute au choix, car elles sont contradictoires. Une première manière, plus timide, suppose que les deux conceptions ont été successives dans la pensée du Maître. Renan en suppose bien trois, mais la première, celle du règne de Dieu à l'usage des doux et innocents Galiléens, se rattache aisément à celle du règne spirituel. Ce fut vraiment celle de Jésus, l'autre ne fut qu'une erreur tardive et passagère. Le texte est formel et il faut le citer tout entier : « Dans les derniers temps de sa vie, Jésus crut, à ce qu'il semble, que ce règne allait se réaliser matériellement par un brusque renouvellement du monde. Mais sans doute ce ne fut pas là sa première pensée. La morale admirable qu'il tire de la notion du Dieu père n'est pas celle d'enthousiastes qui croient

le monde près de finir et qui se préparent par l'ascétisme à une catastrophe chimérique : c'est celle d'un monde qui veut vivre et qui a vécu: « Le royaume de Dieu est « parmi vous », disait-il à ceux qui cherchaient avec subtilité des signes extérieurs de sa venue future. La conception réaliste de l'avènement divin n'a été qu'un nuage, une erreur passagère que la mort a fait oublier (1). »

Mais la contradiction ne tarde guère : « Une révolution radicale, embrassant jusqu'à la nature elle-même, telle fut donc la pensée fondamentale de Jésus (2). » Ce fut sans doute aussi la première pensée qu'il annonça ouvertement après son baptême, c'est-à-dire quand son enseignement devint « public et suivi » : « Le royaume de Dieu » allait venir, et c'était lui, Jésus, qui était ce « Fils de l'homme » que Daniel en sa vision avait aperçu comme l'appariteur divin de la dernière et suprême révélation... L'application que s'en faisait Jésus à lui-même était donc la proclamation de sa messianité et l'affirmation de la prochaine catastrophe où il devait figurer en juge (3)... ».

Il était cependant possible de se contredire plus nettement encore. Le règne de Dieu démocratique n'a pas beaucoup arrêté la pensée de Jésus. Il reste le royaume de Dieu « accomplissement littéral des

(1) P. 83.
(2) P. 123.
(3) P. 134, 135, 136.

visions apocalyptiques relatives au Messie » et « le royaume des âmes ». Quant à ces « deux conceptions du royaume de Dieu, Jésus paraît toujours les avoir gardées simultanément (1) ». En se contredisant lui-même. Renan introduit la contradiction dans la pensée du Sauveur. D'ailleurs il en triomphe : « Les deux parties de son système, ou, pour mieux dire, ses deux conceptions du royaume de Dieu se sont appuyées l'une l'autre, et cet appui réciproque a fait son incomparable succès (2). » Paroles qui se justifient très bien si les deux conceptions se complètent, comme dans la tradition catholique, mais nous demandons ici, avec le Renan de tout à l'heure, si la morale de Jésus est celle d'un illuminé qui croit le monde près de finir?

Ce scrupule ne tient pas. Au contraire : « C'est parce qu'elle était à double face que sa pensée a été féconde. La chimère n'a pas eu le sort de tant d'autres qui ont traversé l'esprit humain, parce qu'elle recélait un germe de vie qui, introduit, grâce à une enveloppe fabuleuse, dans le sein de l'humanité, y a porté des fruits éternels. » Une jolie phrase! le critique sait bien que cela ne tient pas. Il s'effraye, et cela est presque comique, de passer pour un apologiste; il n'a été que juste : « Et ne dites pas que c'est là une interprétation bienveil-

(1) P. 283.
(2) P. 283.

lante, imaginée pour laver l'honneur de notre grand maître du cruel démenti infligé à ses rêves par la réalité. » — Le bon apôtre que ce dernier des apôtres du grand maître! La péroraison est un appel à la pitié : « Pardonnons-lui son espérance d'une apocalypse vaine, d'une venue à grand triomphe sur les nuées du ciel. » Et en somme on ne sait plus bien si Jésus était si sûr de son affaire : « Peut-être était-ce là l'erreur des autres plutôt que la sienne (1)... » En somme tout pourrait se terminer par un non-lieu. Mais que demandait de plus l'exégèse libérale?

Comme la doctrine de Jésus avait une double face, son action était à deux fins : « Jésus se proposa de créer un état nouveau de l'humanité, et NON PAS SEULEMENT de préparer la fin de celui qui existe (2). » C'est très spirituel, ou plutôt ce serait très amusant dans un vaudeville. Ce « non pas seulement » serait délicieux, s'il n'était méprisable, non pas seulement à propos de Jésus et de l'Évangile, mais dans un livre d'histoire quelconque. Ces gentillesses s'effacent devant cette parole : « Cette morale prétendue des derniers jours s'est trouvée être la morale éternelle, celle qui a sauvé l'humanité (3). » Mais rend-elle un son loyal?

Car ce balancement continue à nous bercer —

(1) P. 293 ss.
(2) P. 295.
(3) P. 295.

ou à nous berner? — pendant des pages, la chanson module l'antistrophe après la strophe, les images flottent devant les yeux, leurs couleurs se complètent dans une lumière adoucie... Maintenant nous savons ce que c'est que le royaume de Dieu : « Le mot favori de Jésus reste donc plein d'une éternelle beauté. Une sorte de divination grandiose semble en ceci avoir guidé le maître incomparable et l'avoir tenu dans un vague sublime, embrassant à la fois divers ordres de vérités (1). » Qui ne serait flatté d'avoir compris? Le tonnerre de la prédication évangélique peut-il encore réveiller ceux qui ont absorbé cette morphine?

Pour ceux qui ont encore quelques confiance dans le bon sens, ils s'arrêteront aux lignes lucides : « Qu'il y eût une contradiction entre le dogme d'une fin prochaine du monde et la morale habituelle de Jésus, conçue en vue d'un état stable de l'humanité, assez analogue à celui qui existe en effet, c'est ce qu'on n'essayera pas de nier (2). » Le problème que la critique indépendante a posé n'est donc pas résolu. Car ce n'est rien faire que d'embarquer dans une contradiction la fortune du christianisme (3). « Le monde veut à la fois changer et

(1) P. 301.
(2) P. 130.
(3) Je ne vois que l'ombre d'un argument, une prétendue analogie : « Les sectes millénaires de l'Angleterre présentent le même contraste, je veux dire la croyance à une prochaine

durer. » Eh! sans doute, et c'est ce que lui proposait Jésus. Mais il ne pouvait sérieusement proposer de changer à un monde qui ne devait pas durer. L'aumônier de la Roquette n'invite pas le condamné à changer de vie, mais à se préparer à la mort. Les eschatologistes auront beau jeu de ces atermoiements.

En revanche, exposés que nous sommes au débordement de leurs affirmations très tranchantes, il ne nous déplaira pas de noter que la fantaisie d'un Renan a cependant frôlé des bornes, et de rappeler l'éloge qu'il fait de la morale éternelle de Jésus, véritable fondateur de l'Église : « Ce qui prouve bien, du reste, que Jésus ne s'absorba jamais entièrement dans ses idées apocalyptiques, c'est qu'au temps même où il en était le plus préoccupé, il jette avec une rare sûreté de vues les bases d'une Église destinée à durer (1). »

Les choses en sont même arrivées à ce point que nous devrons lui savoir gré de n'avoir pas fait de Jésus un Messie révolutionnaire. Il s'est amusé à nous le faire craindre un instant : « Un mouvement

fin du monde, et néanmoins beaucoup de bon sens dans la pratique de la vie », etc. (p. 130, note 3). Mais autre chose est de continuer son train de vie, avec la crainte plus ou moins certaine de la fin du monde, autre chose la mission qu'on se donnerait d'annoncer la fin du monde et de lui prêcher une morale nouvelle et durable.

(1) P. 302

qui eut beaucoup plus d'influence sur Jésus fut celui de Juda le Gaulonite ou le Galiléen (1). » Mais tout s'explique : « Le sage Jésus, éloigné de toute sédition, profita de la faute de son devancier, et rêva un autre royaume et une autre délivrance (2). » Donc *lucus a non lucendo*. Et pour le dire en passant, c'est ainsi qu'il faut entendre cet agréable paradoxe : « Avec ses énormes défauts, dur, égoïste, moqueur cruel, étroit, subtil, sophiste, le peuple juif est cependant l'auteur du plus beau mouvement d'enthousiasme désintéressé dont parle l'histoire (3) »??? Entendez : par Jésus, et « loin que Jésus soit le continuateur du judaïsme, ce qui caractérise son œuvre, c'est la rupture avec l'esprit juif (4) ».

Ce sont là jeux de princes... de la critique, et qu'on jugerait sévèrement ailleurs. Mais puisqu'on les écoute, tirons encore avantage d'une affirmation fortement soutenue au cours de l'ouvrage, contre ceux qui ne voient en Jésus que le dernier prophète d'Israël, et le prophète du judaïsme apocalyptique. Ceux-là, les tenants de l'eschatologie conséquente, sont convaincus que tout le monde s'entendait alors sur la notion apocalyptique du règne de Dieu. Renan leur a répondu d'avance : « Ce règne de Dieu

(1) P. 63.
(2) P. 64.
(3) P. 51.
(4) P. 471.

sur la terre prêtait naturellement aux interprétations les plus diverses. Pour plusieurs, c'était le règne du Messie ou d'un nouveau David; pour la théologie juive, le « royaume de Dieu » n'est le plus souvent que le judaïsme lui-même, la vraie religion, le culte monothéiste, la piété (1). »

En prêchant le royaume de Dieu, Jésus n'était donc pas un simple écho. Il annonçait une œuvre nouvelle, il mêlait et fondait d'anciens pressentiments dans l'unité de sa pensée. Il dominait son temps et l'avenir. Qui était-il donc enfin?

Un sage, disait l'école libérale, une âme religieuse, le génie même de la religion; un prophète illuminé, disent aujourd'hui les eschatologistes; non pas même un saint, d'après Renan, un charmeur, qui devint un révolutionnaire religieux, un géant sombre, et, hélas! un faiseur de miracles, ce qui ne saurait aller sans dissimulation.

C'est ici le point le plus répugnant de la tâche d'un critique catholique. Faisons vite (2). Le char-

(1) P. 82 s.

(2) C'est pourquoi je signale seulement en note l'étrange position de Renan sur les frères du Seigneur. Les vrais frères de Jésus ne furent pas ceux qu'on pense, car il admet avec saint Jérôme que Jacob, Joseph ou José, Simon et Jude, nommés par Marc (VI, 3) et par Matthieu (XIII, 55), sont des cousins germains, fils de Marie, sœur de la Mère de Jésus, et de Cléophas. Même il avance que « l'expression de « frères du Seigneur » constitua évidemment, dans l'Église primitive, une espèce d'ordre parallèle à celui des apôtres »

meur n'eut qu'un temps. Il fut le héros de la pastorale galiléenne. « Son caractère aimable, et sans doute aussi une de ces ravissantes figures qui apparaissent quelquefois dans la race juive, faisaient autour de lui comme un cercle de fascination (1)... » C'est « par sa beauté pure et douce » que Jésus « calma l'organisation troublée (2) » de Marie de Magdala. Renan sait d'ailleurs qu'« il fut sans doute plus aimé qu'il n'aima (3) ». « Ces bons Galiléens n'avaient jamais entendu une parole aussi accommodée à leur imagination riante. On l'admirait, on le choyait (4)... » Le royaume de Dieu allait venir; le mot de paradis résumait le rêve de tous : « un jardin délicieux où l'on continuerait à jamais la vie charmante que l'on menait ici-bas (5) ». Le « charme » revient souvent, et aussi la gaieté.

(p. 26, note). On ne peut rien dire de plus fort pour prouver que « frères » ne devait pas être pris dans le sens propre, ce qui n'empêcha pas Renan de prêter à Jésus des frères et des sœurs. Mais « leur nom était inconnu, à tel point que, quand l'évangéliste met dans la bouche des gens de Nazareth l'énumération des frères selon la nature, ce sont les noms des fils de Cléophas qui se présentent à lui tout d'abord » (p. 27, phrase omise dans l'édition populaire). Ce tour de force n'est pas pour étonner, mais l'arbitraire est tout de même trop évident.

(1) P. 84.
(2) P. 158.
(3) P. 76.
(4) P. 143 s.
(5) P. 200.

Les disciples autour de Jésus sont une troupe « gaie et vagabonde (1) », « sa douce gaieté s'exprimait sans cesse par des réflexions vives, d'aimables plaisanteries (2) ».

Ce charmant charpentier, ces « belles créatures » qui l'entourent et qui l'adorent, ces Galiléens candides sont-ils une création de l'art? M. Schweitzer les compare aux figures de sainteté qu'on vend sur la place Saint-Sulpice. Comparaison déplaisante dans la bouche d'un Allemand, car plus d'un de ces types joli cœur qu'on propose à notre dévotion nous est venu de Germanie. Mais enfin c'est bien la même impression de fadeur. Ce parfum vient de l'Orient, comme les pastilles du sérail. La science historique perd sa dignité, à solliciter par ces bergeries sentimentales l'acquiescement du public. L'historien qui a conscience de son devoir évoque

(1) P. 173.

(2) P. 196. — Cet étalage de la gaieté est d'autant plus choquant que Renan posait alors pour la tristesse austère. Est-ce du Moïse de Vigny ou de lui-même qu'il a dit : « Celui que Dieu a touché est toujours un être à part; il est, quoi qu'il fasse, déplacé parmi les hommes » (*Essais de morale et de critique*, p. 200). Il était alors grand admirateur de la sévère morale allemande : « Le vice égrillard, la coquetterie de l'immoralité, la gentillesse du mal, voilà le péché français par excellence, voilà la petitesse, voilà le ridicule dont le Français croit se laver par son air dégagé et son éternel sourire » (*Questions contemporaines*, p. 466, cité par M. Séailles, ouvr. cité, p. 249).

la figure ardente de ce Jésus, allant de ville en ville et prêchant, parce qu'il était venu pour cela. Il prêchait, certes, le royaume de Dieu : « Le règne de Dieu est proche; faites pénitence (1). »

Ce furent ses premiers mots selon les synoptiques, après le Baptême. Renan qui a créé de toutes pièces un enseignement antérieur (2) nous renverrait à l'influence de Jean, qui prêchait la pénitence.

Mais on ne voit guère en quoi consista cette influence, et c'est « par la marche naturelle de sa propre pensée » que le délicieux moraliste devint « le révolutionnaire transcendant (3) ». Ce qui précipita surtout cette marche naturelle, ce fut un premier séjour à Jérusalem, dont l'âpre aspect se détache dans un violent contraste sur la claire vision du lac. L'opposition ne pouvait être plus marquée entre un culte hérissé de pratiques, dirigé par des prêtres, et la pure religion du Père. Jésus fut donc heurté de tout ce qu'il voyait au Temple, il « rentra en Galilée ayant complètement perdu

(1) Mc. I, 14.

(2) Voici son unique raison : « Mais s'il est vrai, comme ils (les synoptiques) le disent, que Jean reconnut tout d'abord Jésus et lui fit grand accueil, il faut supposer que Jésus était déjà un maître assez renommé » (p. 109, note 1). Cette supposition est contraire aux quatre évangiles, et autorisait-elle à créer une période en prenant les textes dans celles qui ont suivi?

(3) P. 120.

sa foi juive, et en pleine ardeur révolutionnaire (1)». Mais ce voyage à Jérusalem était-il donc le premier, et d'où vient que les impressions du Maître y furent si nouvelles et si fortes? Il ne faudrait pas demander à l'auteur de s'appuyer sur des textes. La parabole des vieux habits et des vieilles outres est placée par les synoptiques en Galilée, dès le début du ministère; saint Jean place au début de la première entrée à Jérusalem l'expulsion des vendeurs du Temple. Le chapitre des « premières tentatives à Jérusalem » n'a donc que la valeur d'un symbole, et nous ne songeons pas à nier que l'abrogation de la loi juive ait été dans la logique de la mission de Jésus; nous constatons seulement qu'il ne l'a pas comprise de la manière ni au moment qu'imagina son historien.

Ce qui est plus grave encore, c'est que ce changement du moraliste délicieux en révolutionnaire l'obligea à devenir thaumaturge. Et cela aussi est absolument contraire aux sources. Les miracles commencent en Galilée, ils y sont nombreux dès les premiers jours du ministère public. Nous reviendrons sur les explications que Renan en a données. Une de ces explications l'oblige à attenter à la sincérité du Sauveur. Il a osé le flétrir en l'accusant de dissimulation, en même temps qu'il le défendait ou plutôt l'excusait, et l'on ne sait ce qui est le

(1) P. 245.

plus odieux, du réquisitoire en réticences ou de l'apologie perfide.

On a parlé des droits de la critique. Si les âmes pieuses sont froissées de la grande édition de la Vie de Jésus, disait-on, tant pis pour elles. Ce n'est pas pour elles que Renan a écrit; il avait bien le droit d'exposer à un public éclairé ce qui résultait de ses études. Mais il ne s'en est pas tenu là : « J'ai cru devoir extraire de la *Vie de Jésus* un petit volume où rien ne pût arrêter les âmes pieuses qui ne se soucient pas de critique (1)... »

Et il n'estime pas nécessaire d'avertir ces âmes pieuses, qu'elles seront blessées dans leur foi chrétienne, ou la perdront à le lire. Qu'a-t-il donc voulu faire? Sans doute ménager ceux qui regardaient le Christ comme un saint? Il leur présente « un Christ en marbre blanc... un Christ taillé dans un bloc sans tache, un Christ simple et pur comme le sentiment qui le créa (2) ». Il ajoute : « Mon Dieu! peut-être est-il ainsi plus vrai. Qui sait s'il n'y a pas des moments où tout ce qui sort de l'homme est immaculé? Ces moments ne sont pas longs; mais il y en a (3). » Et sans doute ces moments n'ont guère duré dans la vie de Jésus. Il lui fallait réussir. « Concevoir le bien, en effet, ne suffit pas; il faut le faire réussir parmi les hommes. Pour cela, des voies

(1) P. XXVI, note 1.
(2) Éd. populaire, p. V S.
(3) Éd. pop., p. VI.

moins pures sont nécessaires (1). » Bref, Jésus dut se résoudre à faire des miracles.

L'insinuation est-elle moins malhonnête parce qu'elle s'enveloppe de formules équivoques et embrouillées? Cela veut dire : Jésus a eu recours à la dissimulation, et le christianisme est le résultat de ses mensonges (2). — Oh! Renan ne l'a pas écrit en ces termes! — C'est pour ces sortes de cafardises qu'on emploie le mot : Tartuffe!

Revenons à la Vie de Jésus où tout a été dit « sans une ombre d'arrière-pensée (3) ».

Voici l'excuse générale que l'auteur a trouvée applicable à son grand maître. « Les consciences troubles ne sauraient avoir la netteté du bon sens. Or, il n'y a que les consciences troubles qui fondent puissamment... L'état des documents ne permet pas de dire en quel cas l'illusion a été consciente d'elle-même. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle l'a été quelquefois. On ne peut mener durant des

(1) Ed. pop., p. 46.

(2) Encore a-t-il écrit : « Quand nous aurons fait avec nos scrupules ce qu'ils firent avec leurs mensonges, nous aurons le droit d'être pour eux sévères... Le seul coupable en pareil cas, c'est l'humanité qui veut être trompée » (p. 264). La seule réticence dans ce cas, c'est que Jésus n'est pas nommé dans la page (omise dans la Vie populaire), mais il est impossible de ne pas opposer sa hardiesse dans le mensonge à la timide « honnêteté » de Renan. L'indulgence après cela n'est que suprême et ironique dédain.

(3). Éd. pop., p. IV.

années la vie de thaumaturge, sans être dix fois acculé, sans avoir la main forcée par le public...On commence par la naïveté, la crédulité, l'innocence absolue : on finit par des embarras de toute sorte, et, pour soutenir la puissance divine en défaut, on sort de ces embarras par des expédients désespérés (1)... Jeanne d'Arc n'a-t-elle pas plus d'une fois fait parler ses voix selon le besoin du moment? Si le récit de la révélation secrète qu'elle fit au roi Charles VII a quelque réalité, ce qu'il est difficile de nier, il faut que cette innocente fille ait présenté comme l'effet d'une intuition surnaturelle ce qu'elle avait appris par confidence (2).

Comme on ne peut toujours se fâcher, notons seulement la distraction de l'historien. La révélation secrète faite par Jeanne est si peu un expédient désespéré, qu'elle ouvre sa mission. C'est par là qu'elle s'est acquis de l'autorité. Et c'est de la même façon que les miracles de Jésus lui ont attaché ses disciples. Plus d'une religieuse folle de vanité a essayé de sortir d'embarras par l'impostuer de révélations fausses. L'Inquisition — surtout en Espagne — avait le mauvais goût de ne point les déclarer innocentes. Que Renan ajoute encore l'exemple du Bab. Mais le docte membre de l'Académie des Inscriptions avait-il besoin du suffrage

(1) C'est exactement la pensée de Voltaire.
(2) P. xxv.

d'un aventurier? Une sorte de franc-maçon que la foule avait érigé en prophète et en thaumaturge, eût été pour un peu entraîné par sa propre légende à faire des miracles, « si le gouvernement persan ne l'eût soustrait à l'influence de ses disciples ». « Cet homme, » ajoute Renan sans rire, « m'a dit qu'ayant failli devenir prophète, il savait comment les choses se passaient, et qu'elles avaient bien lieu comme je les avais décrites dans la *Vie de Jésus* (1). Jésus aurait presque préféré, lui aussi, ne pas faire de dupes. C'est un des aspects de la plaidoirie : « Il est donc permis de croire qu'on lui imposa sa réputation de thaumaturge, qu'il n'y résista pas beaucoup, mais qu'il ne fit rien non plus pour y aider, et qu'en tout cas, il sentait la vanité de l'opinion à cet égard (2). » Les coupables étant si nombreux, on absoudra le complice. Mais tout de même ce dédain supérieur de l'opinion est bien conscient de lui même! — Cette explication ne vous suffit donc pas? Alors supposez que Jésus était de bonne foi. Il agissait même, non plus pour réussir, mais par simple bienveillance : « Convaincu que l'attouchement de sa robe, l'imposition de ses mains, l'application de sa salive, faisaient du bien aux malades, il aurait été dur, s'il avait refusé à ceux qui souffraient un soulagement qu'il était en

(1) P. 274, note 2.
(2) P. 276.

son pouvoir de leur accorder (1). » Comment enfin Jésus aurait-il été coupable de l'illusion consciente d'elle-même, puisqu'il était complètement dans l'illusion? « Bien plus, une de ses opinions le plus profondément enracinées était qu'avec la foi et la prière l'homme a tout pouvoir sur la nature (2). » Alors que lui reproche-t-on?

Il eût été fâcheux de priver les âmes pieuses de ces choses édifiantes. Elles figurent dans l'édition populaire. Dans l'autre on dit aux gens instruits qu'en somme ces questions ne se posent pas en Orient. « Pour nous, races profondément sérieuses, la conviction signifie la sincérité avec soi-même. Mais la sincérité avec soi-même n'a pas beaucoup de sens chez les peuples orientaux, peu habitués aux délicatesses de l'esprit critique (3). » — Évidemment le populaire n'aurait pas compris comment il faut être formé aux délicatesses de la critique pour être sincère — à la façon de Renan.

L'oriental Jésus a-t-il été plus loyal dans le témoignage qu'il s'est rendu à lui-même? Car Jésus s'est déclaré Fils de Dieu. Sans doute, dit l'exégèse libérale, et il était en effet le meilleur fils de ce Père, il avait conscience de lui être le plus tendrement uni. C'est simple, mais c'est vraiment trop

(1) P. 271.

(2) P. 267. Et encore : « Le merveilleux n'était pas pour lui l'exceptionnel; c'était l'état normal » (p. 43).

(3) P. 262.

simple pour cette tragique histoire. Les messianistes ne s'étonnent pas non plus; ils croient savoir que le Fils de Dieu était alors simplement synonyme de Messie; Jésus s'est fait illusion, comme tant d'autres. Renan a mieux compris les conditions posées par les textes. Les deux écueils à éviter sont de réduire un terme aussi auguste à une affirmation banale, ou bien de l'entendre à la lettre, ce qui, pour le critique incrédule, impliquerait un orgueil touchant à la folie, ou une imposture caractérisée. A défaut d'une bonne solution, Renan nous offre le choix entre plusieurs. Voici un Jésus très raisonnable: « Il se croit plus qu'un homme ordinaire, mais séparé de Dieu par une distance infinie. Il est fils de Dieu; mais tous les hommes le sont ou peuvent le devenir à des degrés divers (1). » Un théologien libéral ne saurait mieux dire. Un historien doit constater autre chose. Jésus « ne prêchait pas ses opinions, il se prêchait lui-même (2). » Ce serait excessif pour un homme vulgaire. « C'est l'orgueil pour ceux qui ne voient dans l'apparition nouvelle que la fantaisie personnelle du fondateur; c'est le doigt de Dieu pour ceux qui voient le résultat. Le fou côtoie ici l'homme inspiré; seulement, le fou ne réussit jamais. Il n'a pas été donné jusqu'ici à l'égarement d'esprit d'agir d'une façon

(1) P. 253.
(2) P. 79.

sérieuse sur la marche de l'humanité (1). » Cette réflexion générale est fort bonne; elle a été jugée offensive des oreilles pieuses, et exclue de l'édition populaire, sans doute à cause de cet orgueil si mal excusé par le résultat (2).

Félicitons d'ailleurs Renan d'avoir évité l'exégèse fantaisiste des libéraux qui placent au baptême le moment où Jésus a pris conscience de son titre de fils de Dieu : « La première pensée de Jésus, pensée tellement profonde chez lui, qu'elle n'eut probablement pas d'origine et tenait aux racines mêmes de son être, fut qu'il était le fils de Dieu, l'intime de son Père, l'exécuteur de ses volontés (3). »

Jésus en effet s'estimait très haut. « Le titre même de prophète ou d'envoyé de Dieu ne répon-

(1) P. 80.

(2) Cependant on lit dans la Vie populaire : « Jésus s'envisageait depuis longtemps avec Dieu sur le pied d'un fils avec son père. Ce qui chez d'autres serait un orgueil insupportable ne doit pas chez lui être traité d'attentat » (éd. pop., p. 151). — Je ne voudrais pas tourner moi aussi au blasphème, mais j'oserai dire que l'orgueil choquerait moins l'historien à propos d'une puissante personnalité que la vanité puérile : « Il se laissa donner un titre sans lequel il ne pouvait espérer aucun succès. Il finit, ce semble, par y prendre plaisir, car il faisait de la meilleure grâce les miracles qu'on lui demandait en l'interpellant de la sorte » (p. 248). Parle-t-il dans un journal mondain d'un candidat à l'Académie, ou de Jésus, fils de David?

(3) P. 122.

dait plus à sa pensée. La position qu'il s'attribuait était celle d'un être surhumain (1). » Cette fois les prétentions de Jésus ont donc grandi avec le temps? mais ne chicanons pas sur ces vétilles. Comment excuser un tel orgueil, — autrement que par le résultat, — si la prétention du Christ n'est pas légitime? Ici l'Orient n'a rien à nous dire, car le Juif était par excellence l'adorateur du Dieu unique. Mais Jésus avait « une haute notion de la Divinité, qu'il ne dut pas au judaïsme (2) », il n'était ni déiste, ni panthéiste. Et au fait, sommes-nous bien sûrs que Jésus n'était pas d'avance hégélien? « Dans sa poétique conception de la nature, un seul souffle pénètre l'univers; le souffle de l'homme est celui de Dieu... L'idéalisme transcendant de Jésus ne lui permit jamais d'avoir une notion claire de sa propre personnalité. Il est son Père, son Père est lui. Il vit dans ses disciples; il est partout avec eux; ses disciples sont un, comme lui et son Père sont un. L'idée pour lui est tout (3)... » — C'est comme pour les miracles. Est-il étonnant que Jésus ait fait des miracles, puisque tous les hommes avaient le pouvoir d'en faire? Il était fils de Dieu, mais cela ne tirait pas à conséquence, puisqu'un seul souffle anime l'univers. Il était bien inutile après cela de revenir à l'accusa-

(1) P. 256.
(2) P. 77.
(3) P. 254. Citations de Jo. x, 30; xvii, 21.

tion de fraude : « Le besoin que Jésus avait de se donner du crédit et l'enthousiasme de ses disciples entassaient les notions contradictoires (1). »

C'est donc Reimarus ou Voltaire qui reparaît. Renan tenait d'eux une carte dont il n'a pas voulu se défaire. Cette fois il a parlé net : « J'ai voulu que mon livre gardât sa valeur, même le jour où l'on arriverait à regarder un certain degré de fraude comme un élément inséparable de l'histoire religieuse... Par réaction contre les explications brutales du XVIIIe siècle, ne tombons pas dans des hypothèses qui impliqueraient des effets sans cause (2). » La critique allemande répugnait à dire que « tous les collaborateurs d'une légende sont à la fois trompés ou trompeurs ». Elle respectait la sincérité du Christ. Mais qui sait? on reviendrait peut-être à Voltaire. Et Renan savait bien qu'il y conduisait. Il fallait seulement éviter d'être brutal. Mais on peut être brutal avec des gants de velours; l'ironie la plus fine et la plus élégante, quand elle se mêle d'être onctueuse, accuse plutôt qu'elle ne dissimule la perfidie. Jamais Renan ne traita l'histoire avec plus de sans-gêne que par cette imagination d'un Jésus qui n'est ni déiste, ni panthéiste, plutôt panthéiste cependant, si ce n'est lorsqu'il a prêté au Sauveur le besoin « de se donner du crédit ».

(1) P. 262.
(2) P. XXV et XXVII.

Et pourtant il affectait de présenter au lecteur le vrai Jésus de l'histoire, tel qu'il le comprenait, purement homme, mais un grand homme, d'une hauteur morale et religieuse incomparable. A-t-il réussi à tracer un caractère, je ne dis pas sans défauts, puisqu'il les insinuait si complaisamment quand il disait toute sa pensée, et même dans son Christ en marbre blanc, mais enfin un caractère d'homme qui soit en harmonie avec lui-même et avec son œuvre? Ce Jésus est-il vraisemblable? est-il vraisemblable qu'il ait fondé la religion pure comme la voulait Renan?

Les traits les plus divers ne sont pas toujours incompatibles. On peut être un charmeur et, sous le choc de la contradiction, devenir « rude et bizarre (1) » ; une personne exquise peut avoir ses mouvements d'humeur et de colère (2). Et l'on ne s'étonnerait pas non plus qu'un jeune démocrate soit ambitieux et qu'il fasse des concessions à l'opinion.

Mais voici qui ne se tient pas debout. Cette candeur, cette pureté, cette grandeur morale, cette aspiration vers la sainteté du Père, ne peuvent se rencontrer avec la dissimulation, et ce mot que

(1) P. 332.

(2) Renan — qui l'eût cru? — est transporté d'admiration pour les invectives de Jésus aux Pharisiens : « Traits incomparables, traits dignes d'un fils de Dieu! Un Dieu seul sait tuer de la sorte » (p. 347).

Renan n'écarte pas sans l'avoir suggéré, la jonglerie (1). On ne comprend pas qu'un enfant de Dieu, qui se croit éclairé d'en-haut, qui s'offre à la mort pour son œuvre, sachant que cette mort sera le salut des hommes, que ce Messie de l'immolation volontaire (2) ait pratiqué de petites manœuvres pour se faire valoir, et se soit résolu, pour réussir, à des artifices qu'il méprisait. Et si l'on usurpe un titre surhumain, si l'on se croit un avec Dieu, dans un temps où ni Hegel ni Nietzche n'existaient encore, et où tout Juif fidèle courbait le genou devant le seul vrai Dieu, on n'est pas éloigné de la folie (3).

La folie a toujours été impuissante. La dissimulation pas toujours. Mais dans l'ordre moral, elle

(1) « Il est impossible surtout de savoir si les circonstances choquantes d'efforts, de trouble, de frémissement, et autres traits sentant la jonglerie, sont bien historiques » (p.269); en note : Lc. VIII, 45-46; Jo. XI, 33-38. Notez qu'en bonne logique les larmes de Jésus (Jo. XI, 34) feraient partie de ces stratagèmes. Et il faut le remercier de faire grâce à Jésus — quoi qu'il faille penser des évangélistes!

(2) « Pour lui il se confirmait dans la pensée qu'il allait mourir, mais que sa mort sauverait le monde » (p. 384).

(3) « Nous admettrons donc sans hésiter que des actes qui seraient maintenant considérés comme des traits d'illusion ou de folie ont tenu une grande place dans la vie de Jésus » (p. 277). Et il est dit de l'abnégation chrétienne qu'elle « eut pour fondateur non le fin et joyeux moraliste des premiers jours, mais le géant sombre qu'une sorte de pressentiment grandiose jetait de plus en plus hors de l'humanité » (p. 325).

n'a jamais abouti qu'à la ruine des âmes et au déshonneur. Et enfin, si tel est le portrait de Jésus, si ses paroles ardentes, son zèle pour Dieu, si franc et si pur voilaient par instants une pensée tortueuse; si sa bonté qui répandait les miracles était subordonnée au succès; si sa morale risquait d'échouer quand on découvrait son mensonge, Renan peut-il encore le nommer son grand maître?

Le simple sens commun ne saurait se contenter de ces amusements de surhomme, la psychologie proteste contre de pareilles combinaisons, l'histoire n'a jamais constaté de semblables phénomènes. Et la critique discerne aisément le vice de cette construction.

Renan s'est servi du quatrième évangile non seulement pour les faits de l'histoire, mais aussi pour pénétrer dans les rapports de Jésus avec son Père. Il a utilisé les derniers discours, surtout le ch. XVII, « qui expriment bien un côté de l'état psychologique de Jésus, quoiqu'on ne puisse les envisager comme de vrais documents historiques (1) ». — Encore une gageure, et comment voulez-vous qu'on le prenne au sérieux? Enfin il a employé saint Jean pour décrire l'état psychologique de Jésus. Mais alors il fallait s'attendre à voir Jésus affirmer son unité avec son Père, c'est-à-dire sa divinité. Ils obéissaient à un instinct plus sûr,

(1) P. 254, note 4.

ceux qui, résolus à réduire Jésus aux proportions humaines, fermaient inflexiblement la porte à saint Jean. Renan a cru qu'il réussirait encore ce paradoxe à force de nuances, d'atténuations, de prodiges d'équilibre. Il a été le seul à tenter le coup. Toute la critique estime qu'il a échoué, et que pour réduire les affirmations de Jésus, il faut encore retrancher bon nombre de traits des synoptiques. Mais a-t-on le droit de se rendre la tâche si aisée? Et suffit-il d'un homme pour remplir une tâche divine? Je voudrais seulement prier ceux qui ne croient pas, et qui pensent avec Renan qu'il faut essayer de résoudre la question telle que la posent les textes, d'essayer ce qu'ils appelleront, s'ils le veulent, l'hypothèse de la divinité de Jésus. Aussitôt les contradictions disparaissent, parce qu'un Dieu avait le droit de demander l'amour au degré suprême, parce qu'il n'a pas trompé les hommes en mettant sa puissance au service de sa bonté, parce qu'il n'a pas usurpé en se disant égal au Père. Alors ils aborderont avec un esprit moins hostile l'étude des miracles qui ont prouvé aux disciples la mission du Fils de Dieu.

V. — Les miracles.

Nous n'avons pas à revenir sur la participation de Jésus aux miracles. Naturellement il n'en a fait aucun. Mais il a certainement consenti à faire ce qui pouvait passer pour tel. D'ailleurs c'était peu

de chose, et il ne s'y est mis que tard et à contre-cœur, de sorte que sa culpabilité est diminuée par la nécessité de réussir, et même par son ignorance des lois de la nature. Il n'a été que complice. Nous ne revenons pas sur cette édifiante plaidoirie.

Mais enfin, si l'on parle comme tout le monde, il y a des miracles dans l'Évangile, on ne peut songer à les éliminer, ils n'ont pas tous été inventés après coup. Renan tient beaucoup à reconnaître ce fait, parfaitement exact, que des miracles ont été racontés par des témoins oculaires (1). Strauss n'avait donc pas compris toutes les vraies données du problème; cette négation des miracles est une opinion pieuse de la théologie qui tient à en innocenter Jésus. Restait à expliquer comment des témoins oculaires ont raconté des miracles qui n'en étaient pas. Renan n'a pas diminué la difficulté; selon sa méthode favorite, il a fait appel pour la résoudre à toutes les solutions fournies jusque-là par la critique allemande.

Il commence par déblayer le terrain en retranchant bon nombre de miracles. En somme il n'était pas tenu par son système à les mettre tous sur le compte des témoins oculaires. Strauss avait tort de n'y voir ordinairement qu'une combinaison de souvenirs et de textes, de mettre toujours en œuvre

(1) P. 505. « Écartons absolument une idée fort répandue, d'après laquelle un témoin oculaire ne rapporte pas de miracles. »

la verve créatrice de la communauté. Mais cette explication pouvait être la bonne. La préface de la 13e édition enseigne que « sur cent récits surnaturels, il y en a quatre-vingts qui sont nés de toutes pièces de l'imagination populaire (1) ». La proportion est forte; d'ailleurs l'auteur s'est abstenu soigneusement de reprendre les fastidieuses démonstrations de Strauss, dont aussi le caractère artificiel était trop évident (2).

Quand le miracle est de tout premier ordre, comme la résurrection de Lazare, il faut bien que la réalité se réduise à rien, que la confusion soit presque totale. Renan insiste beaucoup sur l'importance du fait, engagé dans la vie de Jésus avant sa Passion; on croirait qu'il va le déclarer historique (3). Pour résoudre cette énigme, ce n'est pas trop de Strauss uni à Reimarus. Il y a eu confusion entre le Lazare de la parabole du mauvais riche et Simon le Lépreux, frère de Marthe et de Marie. Les deux sœurs proposèrent à Jésus une résurrection comme le prodige le plus capable de frapper l'incrédulité hiérosolymite. Jésus refusa : « Lazare

(1) P. XXI.

(2) « La critique de détail des textes évangéliques, en particulier, a été faite par M. Strauss d'une manière qui laisse peu à désirer » (p. XXXVIII). Son livre est « commode, exact, spirituel et consciencieux, quoique gâté dans ses parties générales par un système exclusif » (p. XXXVIII, note 2).

(3) P. 506-516.

reviendrait, pouvait-il ajouter, qu'on ne le croirait pas. » « Plus tard, il s'établit à ce sujet de singulières méprises. L'hypothèse fut changée en un fait (1). » Les raisonnements du critique allemand, difficile à suivre, sont égayés de comparaisons. Vous jugez Marthe et Marie peu scrupuleuses : « Supposez une dame légitimiste réduite à aider le ciel à sauver Joas. Hésitera-t-elle (2)? » — Craignait-il qu'on ressuscitât Charles X?

Nous avons encore vingt pour cent de miracles à expliquer. « Sur la masse de faits surnaturels racontés par les Évangiles et les *Actes*, j'essaie pour cinq ou six de montrer comment l'illusion a pu naître (3). » — Paulus avait été plus courageux; son exemple ayant servi de leçon, Renan tient beaucoup à ne pas encourir « le ridicule de Paulus », dont le tort principal avait été de se poser en théologien. Un critique profane peut et doit faire ces sortes d'hypothèses (4). — Que ne les a-t-il faites plus souvent? On pourrait juger de leur efficacité. Je n'ai pas compté les cinq ou six cas pour les Évangiles et les Actes. Voici pour la multiplication des pains : Nous sommes « au désert », et Renan, qui a vu les lieux, aurait dû savoir qu'aux bords du lac on n'est pas proprement dans un

(1) P. 373.
(2) P. 516.
(3) P. XXI.
(4) P. XXI, note 1.

désert (1). Quoi qu'il en soit : « Grâce à une extrême frugalité la troupe sainte y vécut ; on crut naturellement voir en cela un miracle (2). Était-ce donc si naturel de changer en miracle un fait si naturel ? » Le brave Paulus avait du moins amené des chameaux chargés de provisions !

L'auteur de tant d'œuvres subtiles avait trop d'esprit pour courir souvent un pareil risque. Il nous devait cependant une théorie générale. Des seize pages — réduites à trois dans la Vie populaire — qui composent le chapitre des miracles, le plus grand nombre est charitablement employé à disculper Jésus. Il reste peu de place pour en venir au fait. En somme « presque tous les miracles que Jésus crut exécuter paraissent avoir été des miracles de guérison (3) ». Une nature discrète comme celle de Renan ne pouvait s'embarrasser des pharmacies portatives et des recettes d'oculistes avec onguents appropriés qui encombraient la critique allemande (4). Tout cela est remplacé par la phrase célèbre : « Qui oserait dire que, dans beaucoup de cas, et en dehors des lésions tout à fait caractéri-

(1) Mt. XIV, 13, parle d'un lieu désert.
(2) P. 205.
(3) P. 270.
(4) On est donc très étonné de lire dans les considérations finales sur Jésus : « Les lois en vigueur de nos jours sur l'exercice illégal de la médecine eussent suffi pour lui fermer la carrière » (p. 473).

sées, le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie? Le plaisir de la voir guérit. Elle donne ce qu'elle peut, un sourire, une espérance, et cela n'est pas vain (1). » — Et voilà pourquoi votre fille — n'est plus muette.

Mais les fous sont-ils sensibles au sourire? Pourquoi pas? A la condition de ne rien exagérer, et de connaître l'Orient : « De nos jours, en Syrie, on regarde comme fous ou possédés d'un démon (ces deux idées n'en font qu'une, *medjnoun*) des gens qui ont seulement quelque bizarrerie. Une douce parole suffit souvent dans ce cas pour chasser le démon (2). » — Voire, et les coups de courbache sont encore plus efficaces, car on qualifie *medjnoun* quiconque veut faire à sa tête. Mais on voit aussi en Syrie des fous furieux enchaînés dans les vestibules des couvents ou des églises, qui se montrent aussi réfractaires aux coups qu'aux douces paroles. C'est de ces égarés, et des cas les plus redoutables que les Évangiles ont parlé (3). Ils ne se seraient pas donné la peine d'épiloguer sur le vocabulaire des moukres. Notre brave La Palice eût dit aussi : « Un simple sorcier n'eût pas amené une révolution morale comme celle que Jésus a faite (4). » Mais il n'y suffit pas non plus d'être une personne exquise.

(1) P. 271.
(2) P. 274.
(3) Mt. VIII, 28, etc.
(4) P. 278.

Pas d'effets sans cause. Renan le savait, et il a eu recours au grand moyen, quoique discrédité, de l'imposture, sauf le nom, trop sévère pour son indulgence.

C'est surtout dans la préface de la 13e édition et dans l'appendice sur le quatrième évangile, qu'il s'est exprimé aussi crûment que le permettait sa convention de ménager les termes et les personnes. Voici la recette définitive du miracle : « Un miracle, en d'autres termes, suppose trois conditions : 1° la crédulité de tous; 2° un peu de complaisance de la part de quelques-uns; 3° l'acquiescement tacite de l'auteur principal (1). »

Et cest là, encore une fois, la pensée intime de Renan. Cette théorie dispensait des autres. Sans doute il n'aura pas voulu rayer des pages plaisantes et qui pouvaient faire leur effet. Un habile avocat adresse son paquet à chacun des juges et des jurés. Et sa philosophie entrevoyait une vérité dans la lueur dégagée par les contrastes et même par les contradictions. On conclura avec M. Séailles : « A donner toutes les explications possibles, il finit par n'en donner aucune (2). » En définitive quelques petits miracles ne sont pas de trop pour échapper à un grand miracle : « Le plus grand miracle eût été qu'il n'en fît pas (3). » — C'est sérieux?

(1) P. XXVII.
(2) *Ernest Renan*, p. 137
(3) *Vie de Jésus*, p. 279.

***

La *Vie de Jésus* de Renan marque une date dans l'histoire des idées religieuses en France. Ce fut comme l'avènement de l'exégèse parmi le grand public. Et cette exégèse venait d'Allemagne. Il y avait presque exactement un siècle que Reimarus avait scandalisé violemment ses contemporains en faisant du christianisme le résultat d'une fraude, non point par une boutade comme en France, mais en faisant appel à l'érudition orientale. Le protestantisme, plus ou moins croyant, avait préféré recourir à l'explication naturaliste du surnaturel. Après l'exégèse mythique de Strauss, qui réduisait Jésus à n'être qu'une sorte de fantôme, l'Allemagne avait de nouveau interrogé les sources, reconnu des bases historiques solides, et écrit la vie du sage et religieux Jésus.

C'est à ce moment que Renan intervient. Il ne recommence pas des études critiques qu'il juge achevées; cependant il ne s'attache à aucun système. Il a plutôt la prétention de les supplanter tous par une synthèse hardie, mais harmonieuse. L'érudition allemande est à la base, rien de plus. La construction est bien son œuvre, et il lui a donné un souffle vivant d'enthousiasme en l'écrivant sur les collines de Galilée. Si la conception est française, combien plus la forme, si nette dans la discussion littéraire, si pittoresque, si animée, si concrète dans

les tableaux! Si bien que, en s'emparant d'un seul coup des savantes préparations allemandes, Renan barra, dit-on, le chemin à l'invasion germanique. C'est un reproche dans la bouche de M. Schweitzer; d'autres en feront honneur à Renan. Les choses se sont-elles passées comme l'expose le distingué critique? C'est un fait d'avant-guerre qui nous avait échappé, mais les Allemands avaient conscience de semer leur grain en terre de France.

Ce n'était encore qu'une semence, dit M. Schweitzer, répandue par l'école théologique de Strasbourg, les Reuss, les Colani, les Réville, les Scherer, avec la collaboration de Michel Nicolas de Montauban et de Gustave d'Eichthal. Nefftzer, le rédacteur du *Temps*, les soutenait dans le monde littéraire parisien. La « Revue germanique » était leur alliée. Or Renan « en publiant trop tôt et trop superficiellement les pensées de l'école critique, anéantit son tranquille travail (1) ». Et sans doute c'était gêner la pénétration en France de la culture religieuse allemande toute crue. Mais y aurait elle jamais acquis tant d'empire sans le charme que lui prêta l'enchanteur breton? M. Schweitzer manque de gratitude (2). Après avoir lu Renan, les plus

(1) *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, p. 190.

(2) D'après M. Séailles : « Jamais il n'avait hésité à proclamer la supériorité de la race germanique, jamais il n'avait cessé de proposer en modèle à la France ses théories, ses vertus, ses exemples. En un sens son idéalisme se con-

studieux voulurent remonter à ses sources. La semence, qu'il avait piétinée, assure M. Schweitzer, ne s'en trouva que mieux. Moisson ou ivraie? Nous ne nions pas la présence de quelques bons grains, mais combien d'ivraie déposée dans le champ du père de famille!

La séduction de l'œuvre est incontestable; tout le monde est d'accord sur les qualités de l'écrivain. L'érudition est précise et ferme, sans nuire aux idées générales qui semblent sortir naturellement des faits. Le cadre historique est bien tracé; c'est la Judée dans la fermentation messianique, en face de la stabilité romaine, avec des jours sur d'autres grands mouvements religieux, comme l'Islam ou le Bouddhisme. Toute l'histoire d'ailleurs est appelée en témoignage devant le lecteur. Les abus du fanatisme religieux, des exemples étonnants de crédulité, les perspectives d'une religion plus pure, tiennent le lecteur en suspens. Il penchera du côté où il verra une chaude sympathie pour la beauté et la vertu, des ménagements, même pour le mensonge, poussés jusqu'au scrupule de le désigner par son nom. L'auteur mettait à profit et communiquait largement les richesses d'une haute culture, et sa connaissance de l'ancien Orient.

fondait avec l'idée de la suprématie intellectuelle de l'Allemagne, car c'est d'elle surtout qu'il espérait la rénovation par la science, l'accélération du monde vers Dieu » (*Ernest Renan*, p. 259).

L'Orient moderne entrait en scène, et à ce qu'il semble pour la première fois dans une Vie de Jésus. Chateaubriand, si fervent pour Athènes et pour Sparte, était demeuré froid à Jérusalem. Lamartine avait presque oublié la Bible. Avec Renan, l'Esprit des anciennes histoires animait les paysages, la terre tressaillait sous les pas de Jésus, les lys de Galilée s'inclinaient devant lui, le ciel même s'entr'ouvrait comme au temps de Jacob, et les étoiles scintillaient joyeusement sur son sommeil. Ce fut un enchantement.

Pour la première fois aussi un sujet d'édification était abordé par un historien critique.

Le critique avouait très haut les incertitudes et les hésitations de l'historien, mais imposait d'autant plus aisément les conclusions d'une étude si prolongée, si consciencieuse, si soucieuse de ne rien affirmer de trop, lorsqu'il disait d'un air tranquille : « Jésus naquit à Nazareth... son père Joseph... »

Pour qui était au courant de la science allemande, les conclusions critiques étaient modérées. On eût dit l'auteur dépositaire et responsable d'un incomparable trésor littéraire. Épris de la naïve beauté des deux premiers évangiles, il n'était point insensible à la séduction plus étudiée du troisième. Même de ce quatrième évangile, si durement traité par Strauss, il ne voulait rien abandonner, que des discours ennuyeux, et encore savait-il y trouver des perles ! Combien il lui répugnait de croire à la mauvaise foi des écrivains !

Cette large sympathie s'attachait surtout à la personne de son héros. Pour un peu il aurait demandé pardon de sa partialité, tant il se sentait décidé à l'élever aussi haut qu'il est possible, hélas! à l'humaine nature. Comment accuser d'hostilité un critique assez porté à l'admiration pour excuser des actes malhonnêtes? Vraiment, s'il ne croyait plus, il avait tout fait pour croire, et pour rester fidèle à son ancien idéal.

Mais, tout de même, il a montré trop de zèle. Oserons-nous parler d'insincérité (1)? Ce serait l'imiter que de voiler ce reproche pour le faire pénétrer plus sûrement.

Dans l'ordre de la pure histoire, il faut plus probablement dire hésitation, oscillations d'un esprit qui avait entrepris de concilier l'inconciliable. Il ne pouvait à la fois ruiner le crédit des évangiles synoptiques et s'en servir pour construire une histoire solide, écrire cette histoire quand il était disposé à sacrifier les faits à l'impression esthétique, faire marcher ensemble l'érudition et la fantaisie, l'admiration et le dénigrement. Alors que toute l'Allemagne se consumait à fixer le développement historique de Jésus, c'était se moquer du monde que

(1) M. Schweitzer n'hésite pas : « Une grande insincérité va du commencement du livre à la fin », *op. laud.*, p. 192, et il cite le jugement de Luthardt : « Il lui manque la conscience morale ». On ne voudrait pas citer des Allemands contre un autre, mais Renan les a tant admirés!

d'écrire toute une partie de son ministère, ignorée des sources, en prenant librement ses traits dans les sources. Et ce n'était pas assez d'en faire deux parts, l'une gaie pour les débuts du « charmeur », l'autre plus grave pour la révolution du « géant sombre ». Il se permettait encore de généraliser des épisodes pour donner plus de couleur à sa pastorale! Jésus n'était qu'un homme, et à certains moments il était vraiment Fils de Dieu. Il avait toujours eu conscience d'être le Messie du royaume et ce fut une erreur passagère de sa pensée. Toutes les contradictions se heurtent, et l'on hésite à s'en prévaloir, tant il est clair que l'auteur les a voulues et qu'il s'amuse à ces jeux de style.

Il s'amuse! et cependant il ne sourit même pas, ou il sourit les lèvres pincées. Car il sent bien que la question est grave, que son tribunal de lecteurs n'a pas envie de rire, et il a conscience de l'amener à un verdict de condamnation. Qu'il ait été de bonne foi dans sa négation de la divinité du Christ, il se peut. Dieu seul est juge. Mais il est responsable comme écrivain. Il est impossible de le lire attentivement sans se dire qu'il n'est pas sincère dans son admiration pour le Christ dont il a étudié si minutieusement le caractère. Il l'a admiré, il l'a aimé au séminaire; il croyait encore l'aimer quand il a quitté l'Église. Quand il a écrit sa vie, s'il a éprouvé par moments quelques impressions de l'ancien attachement, il était résolu à sacrifier même son hon-

neur d'homme. Il l'excuse, et ses excuses ne sont pas franches, elles ne portent pas sur les accusations, ou elles les laissent subsister. Il trahit son client. C'est, dira-t-on, tout ce que peut faire le défenseur d'une cause perdue. Mais qui a pris plus de soin de la perdre? En desservant Jésus, il gagnait devant l'opinion la cause de son infidélité.

Et que signifie cet adieu ému sur la tombe de Jésus qu'il croit avoir scellée à jamais? « Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur. Ton œuvre est achevée; ta divinité est fondée (1). »

Le bon billet! — Mais si c'est une plaisanterie, ce n'est donc point un mensonge; l'ironie ne dissimule la pensée qu'à ceux qui ne savent pas lire. — Soit! mais le peuple ne comprend pas l'ironie. Pourquoi la Vie populaire, en faveur des âmes pieuses?

Étrange livre, d'un charme subtil et pervers, qui froisse les cœurs droits.

Comment la France, à l'esprit net, au cœur droit, a-t-elle été si sensible au charme? Il faut le dire, c'est un symptôme fâcheux (2). Et le plus triste, c'est que la grande popularité de Renan lui est venue lorsque, après s'être moqué de tout le monde, il s'est

(1) P. 440.

(2) C'est le jugement de M. Séailles : « L'ironie qui le porte à se moquer de lui-même et des autres, l'indécision qui ne lui permet aucune affirmation qu'il ne soit tenté de contredire, l'espèce de fantaisie abstraite, vers laquelle tend sa philosophie sans logique, tout ce qui le condamne à l'impuissance est ce qui lui vaut les applaudissements de

moqué de lui-même. On a oublié qu'il était un curé raté, lorsqu'il l'a crié sur les toits, ou l'on a trouvé amusant qu'il le dise. Toutes les réticences calculées passaient, grâce à cette bonhomie. Le dilettantisme était à la mode, et le dilettantisme, si ce n'était l'œu-

cette société superficielle pour laquelle il professait jadis un si profond dédain » (*Ernest Renan*, p. 297). Et, pour le dire en passant, je voudrais bien que M. Séailles me permît d'éditer son livre, *ad usum Delphini!* J'en conseillerais la lecture à tout le monde. Il suffirait d'en retrancher quelques phrases qui ne me paraissent guère d'accord avec les vues principales. Car je ne vois pas bien comment ce distingué philosophe a pu louer Renan de son œuvre destructrice : « Il sait comment naissent et se forment les mythes et les légendes » (p. 336), après avoir dit si nettement : « l'œuvre me paraît manquée » (p. 136). D'après M. Séailles : « On ne lui (à Renan) épargna ni la calomnie, ni l'outrage; c'est un genre où excellent les hommes d'Église » (p. 136). Qu'il lise l'Avertissement de Mgr Dupanloup! L'évêque d'Orléans ne s'est attaqué qu'aux doctrines de ses adversaires : « Leur caractère personnel n'est pas en cause »(p. 81). M. Séailles n'a assurément ni outragé, ni calomnié, mais c'est bien lui qui a écrit : « De ses blasphèmes pleins d'onction et de son sensualisme mystique, Renan compose un mélange de haut goût » (p. 312)..... « N'y a-t-il pas quelque chose d'odieux dans l'attitude de ce vieillard qui s'amuse des problèmes les plus douloureux quand, de son aveu, il n'a à apporter à l'humanité que des raisons d'être plus méchante et plus basse qu'il ne l'a prise » (p. 306). J'entends bien qu'il a distingué dans Renan les deux attitudes de la jeunesse austère et de la vieillesse grivoise, mais la *Vie de Jésus* laissait entrevoir cette difformité du sens moral que Renan a depuis étalée sans vergogne.

vre de Renan, il en était du moins le parfait modèle.

Donc une société superficielle et légère, trop légère pour nier avec fermeté, a goûté avec la passion qu'elle pouvait y mettre, avec l'entrain d'un caprice, une négation qui plaisamment doutait d'elle-même. Elle n'a connu qu'un Renan dilettante, l'invitant au plaisir, et elle s'est beaucoup amusée en le lisant, sans se demander s'il ne s'amusait pas d'elle. Elle n'a pas compris la passion véritable, dominante et constante qui l'animait dans sa négation du christianisme, passion qui ne se concilie pas seulement avec ce scepticisme, qui en est plutôt le secret. Car un historien, d'ordinaire, tient aux solutions qui lui ont coûté des veilles laborieuses. Renan a beaucoup travaillé, et il a l'air de ne tenir à rien. Et il ne tient à rien en effet, s'il s'agit des événements et de leur ordre, des caractères et de leur vraisemblance, de ce qui est l'histoire, en un mot. Toutes les solutions lui sont bonnes, et il n'y en aura jamais assez, pourvu qu'elles induisent le lecteur à conclure qu'il n'y a pas de surnaturel, et que lui Renan ne s'est donc pas trompé.

La France verra sans doute longtemps encore des efforts aussi décidés à arracher Jésus-Christ de nos autels. Rendue à son libre génie, elle ne se plaira plus, nous l'espérons, à la négation ironique et déloyale sous les apparences du respect.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

I. Les dispositions antécédentes. Parti pris négatif et aspiration positive. 8

II. La Critique littéraire des Évangiles. Autres sources 22

III. La méthode historique 56

IV. La Mission et la personne de Jésus. 99

V. Les Miracles 129

233.38
L 138
M. J. 20135
LAGRANGE, [redacted], O.P.
AUTHOR
La Vie de Jésus d'après de
TITLE
Renan
DATE LOANED | BORROWER'S NAME | ROOM NUMBER
M. Callery [redacted]
OCT 31 1936
20135